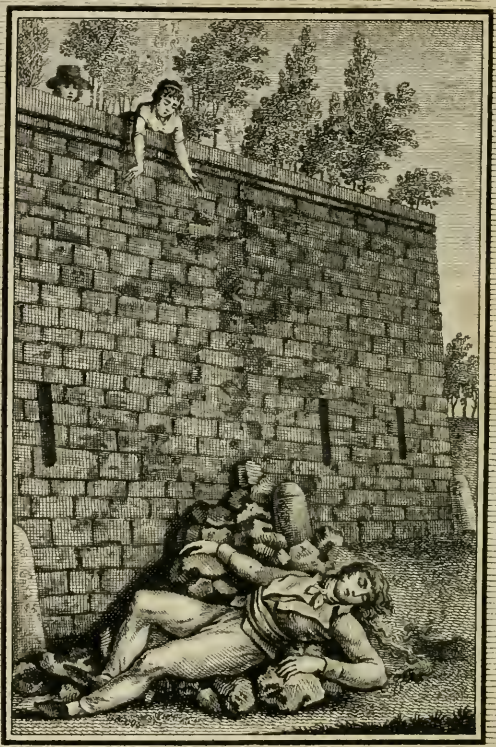


Dieu, quel spectacle ! son cher Paul, nageant dans son sang !

Binet del. Bovinet Sculp

PAUL,

OU

LA FERME ABANDONNÉE.

PAR le Cen. DUCRAY-DUMINIL.

O toit rustique du vieillard aveugle ! qu'as-tu fait des hôtes vertueux que tu recélais ?

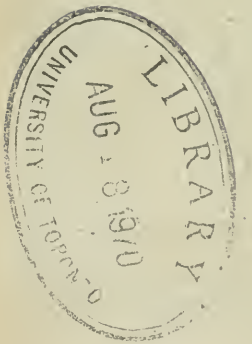
TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez LE PRIEUR, Libraire, rue Saint-Jacques, N.° 278.

AN X. — 1802.

PQ
2220
D76P3
t.3



PAUL,

OU

LA FERME ABANDONNÉE.

C'est sans doute le commandeur ou le chevalier... Louise, effrayée, pousse involontairement Paul, qui tombe de sa hauteur sur la terre. Louise se retourne et veut fuir.... Mais combien elle se repent de son effroi, quand elle reconnaît l'abbé Bardot, qui, un petit paquet sous le bras, la fixe avec l'air d'un homme plus scandalisé que courroucé! Eh quoi, monsieur, lui dit Louise avec humeur, c'est vous qui nous faites une si belle peur? J'ai cru être surprise par mon père ou mon oncle. —Ne suis-je donc rien, moi, mademoiselle, et croyez-vous n'en avoir pas moins offensé le tout-puissant, parce

que vous n'avez été vue que par moi? Bonté divine! moi qui traversais le parc pour sortir à jamais de cette maison où l'on ne cherche qu'à m'humilier, j'entends chuchotter de ce côté; je cours sur la terrasse, et je vous trouve... Ah! ah! ah! quelle honte!

Louise n'écoute pas le cafard; elle court au mur, regarde en bas, et aperçoit.... Dieu, quel spectacle! son Paul, son cher Paul, nageant dans son sang!...

L'infortuné s'était frappé la tête sur les pierres annoncelées au bas de ce mur assez haut, et il était étendu là, sans connaissance!....

Malheureuse! s'écrie Louise....

Elle se retourne vers l'abbé: C'est vous, méchant homme! —Eh bien, qu'y a-t-il donc?...

L'abbé court aussi au mur, et loin de gémir d'y voir le pauvre Paul blessé, il

lève les mains au ciel, en disant : Juste punition du très-haut, qui ne permet pas....

Il ne peut continuer en voyant Louise qui parcourt tout le parc en appelant Auxerre, quelqu'un au secours : la peur le saisit ; et, s'échappant, il disparaît au loin dans la campagne.

Pendant ce tems, les cris de Louise ont été entendus de la marquise, qui était enfermée dans son lugubre pavillon. Madame de Belbonne sort précipitamment, rencontre la jeune personne, apprend le sujet de sa douleur, et se joint à elle pour obtenir des secours. Célestin, le domestique du commandeur, était à se promener dans un bosquet ; il accourt, vole au château, en ramène Auxerre, et revient auprès du blessé, où il trouve la marquise et Louise qui ont ouvert une petite porte du parc, et ont rejoint Paul. Il est totalement privé de l'usage de ses sens, l'infor-

tuné, et le sang coule en si grande abondance de ses blessures, qu'il est impossible de le transporter ailleurs qu'au château, qui est l'endroit le plus près. La marquise et Louise sont au désespoir. C'est alors que la marquise, pour la seconde fois dans la même journée, entend au fond de son cœur la voix de la tendresse maternelle qu'elle croyait avoir étouffée. Elle a appris de Louise la cause innocente de cet accident, et, loin de s'en formaliser, comme l'abbé Bardot, elle n'a pas même adressé à cette jeune personne le plus léger reproche. Elle a connu l'amour, et sait excuser ses faiblesses : il est même convenu avec Louise que le commandeur, le chevalier et Césarine, ignoreront l'entretien secret de Paul avec Louise. L'abbé Bardot ne pourra les en instruire, puisque heureusement ce méchant homme est parti. On dira seulement que Paul est tombé en marchant sur des pierres ; on

donnera à cet accident une cause naturelle.

Cependant il est dans une chambre du château, ce pauvre Paul, étendu sur un lit : on lui prodigue les plus tendres soins. Le prieur, qu'on a été chercher, et qui n'est pas dupe de cet événement, panse ses plaies : le fils de Pauline recouvre enfin l'usage de la parole et sa raison. Il apprend qu'il est chez la marquise; il la voit même à ses côtés; il y voit aussi sa Louise; et son accident, loin de l'affliger, a des charmes pour lui, puisqu'il lui procure la vue et les soins de toutes les personnes qui lui sont chères. Célestin a couru à la ferme, pour en prévenir ses hôtes, et la bonne Nicolie accourt promptement vers son élève chéri. Madame a défendu qu'on lui fît le moindre reproche ; on se borne donc à le plaindre et à le soigner.

Paul revenu d'abord à lui, perdit de

nouveau connaissance ; il passa une nuit terrible. La plaie qu'il avait à la tête était, sinon dangereuse, du moins effrayante, et l'excès de la douleur le plongea dans le délire du transport. La marquise avait souhaité le bonsoir à tout le monde : elle avait feint de rentrer dans son appartement ; mais soudain elle en était sortie pour passer la nuit auprès de son fils, avec le prieur et son fidèle Auxerre. Il fallait voir ses yeux humides de larmes, fixés avec attendrissement sur son cher Paul, consulter les progrès de sa maladie, de son délire, et lever les yeux au ciel pour lui demander la conservation de cet être, plus précieux à son cœur qu'elle ne l'avait d'abord soupçonné !

Elle est dans cette triste situation.... Trois heures sonnent.... Tout-à-coup le blessé, dont le cerveau est agité par la fièvre et le transport, se lève sur son séant, examine ceux qui l'environnent

avec des yeux égarés.... puis il s'écrie : Qui êtes-vous ? que faites-vous là ?.... Est-ce vous, mon père ?.... Oui, vous voilà, homme barbare ! c'est vous qui m'avez privé des caresses de ma mère, de ma tendre mère !

La marquise reste interdite ; le prieur pâlit, et, sous prétexte d'exercer son ministère de chirurgien, il ordonne à Auxerre de contenir le malade, de l'empêcher de parler. Auxerre n'a pas le tems d'exécuter cet ordre. Déjà Paul a nommé l'auteur de ses jours : Oui, a-t-il dit, sans vous, je verrais ma mère ; sans vous, madame la marquise m'appellerait son fils, son cher fils !... Femme cruelle ! tu ne devineras jamais combien ton fils est malheureux !

Il se recouche et verse des torrens de larmes.

La foudre vient de frapper madame de Belbonne et le prieur. La marquise sur-

tout est anéantie.... Elle laisse tomber sa tête dans son estomac, et ne peut que dire avec l'accent de la plus profonde douleur : Il me connaît !... il sait que je suis sa mère !.... Qui a pu ?.... Ciel ! où cacher ma honte ? Tous mes projets sont évanouis !....

Elle se tait et paraît privée de sentiment. Paul continue dans son égarement, et personne ne songe plus à lui imposer silence : Ma mère, dit-il en sanglotant, vous que je chéris, que je respecte, pour qui je verserais la dernière goutte de mon sang ; chassez donc, chassez de mes yeux cet homme qui me regarde, comme s'il voulait me soustraire à vos embrassemens ; c'est mon père !.... il va se jeter sur vous, sur moi ! oh ! oh ! que sa vue me fait de mal ! et à vous aussi, ma mère ! Il vous menace du doigt.... Paix, paix ; il parle, écoutez ?... Que dit-il, ô mon Dieu, que dit-il là ? Qu'il va vous pour-

suivre jusqu'au tombeau ; qu'il nous réserve à tous deux bien des maux encore. Il est là, là : le voyez-vous dans cette chambre ? Oh ! que ses yeux sont étincelans !... Quel mal me feras-tu, homme méchant et cruel ? Je n'en connais qu'un seul, c'est d'être privé du cœur de ma mère... Elle s'est dérobée à mes caresses ; elle m'a rejeté loin d'elle parmi les hommes des champs ; elle m'a refusé toute espèce d'éducation. Oh ! qu'elle est injuste aussi ! Mais, que lui ai-je fait, moi ? que lui ai-je fait ? Eh ! n'est-ce pas à moi à lui faire des reproches ? Pourquoi m'a-t-elle donné l'existence, pour la rendre si malheureuse ?

Il a raison, dit avec douleur la marquise ; il m'accuse, et je le mérite.... Mais quel est donc l'indiscret qui a trahi mon secret ? Quel mauvais service on a rendu là à cet enfant et à moi !... Il vivait tranquille, content de son sort, cet in-

fortuné, et voilà que le regret, le malheur, tous les fléaux ont attaqué pour jamais sa frêle existence. C'est donc moins l'amour que la tendresse filiale, qui l'a porté à s'engager, qui, avant cela, le faisait se précipiter à mes pieds, me regarder avec tant d'expression, pleurer, gémir, soupirer?... Je m'en doutais, j'en étais presque sûre, et ce n'est que depuis l'arrivée du commandeur qu'on a eu l'imprudence de l'instruire. Autrefois, il était dans une si douce sécurité!... Le voilà, prieur, le voilà dévoilé ce secret qui me pesait tant. Est ce par vous, vieillard indiscret, ou plutôt Auxerre et Nicolie sont-ils coupables de cette désobéissance?

Auxerre, aussi pénétré que sa maîtresse, lui jure qu'il a suivi, respecté ses ordres, et lui répond de la discrétion de sa femme comme de la sienne. La marquise poursuit: Sans doute qu'on lui aura appris aussi quel lien m'unit au respec-

table Marcian... Il sait tout. — Je vous jure, interrompt imprudemment et involontairement le prieur, qu'il ignore cet autre mystère. — Vous vous trahissez, prieur; c'est vous qui l'avez éclairé?

Le prieur, confus d'avoir donné lieu à ce juste soupçon, avoue qu'en effet il a révélé au jeune homme le secret de sa naissance; mais il s'excuse en lui peignant le désespoir de cet infortuné, le jour où il s'est vu forcé de lui faire un pareil aveu : Il ajoute qu'il a exigé de lui le secret sur le saint évangile. — Eh! que m'importe, lui répond la marquise, qu'il renferme seul en son sein ce fatal secret? Il le sait, c'est tout ce que je redoutais! Prieur, vous connaissiez mes motifs, vous-même en aviez senti la force et la justesse. A présent, il faudra donc que je rougisse en sa présence, il faudra donc que j'entre avec lui dans des explications, dans des détails dont le souvenir seul fait rougir.

mon front?.... Comment lui apprendre le malheur qui a causé sa naissance? est-il en état de m'entendre, de me comprendre, de me rendre même la justice qui m'est due?... Oh! que je suis donc à plaindre! je ne puis plus me fier à l'amitié, ni me livrer aux doux transports de la nature.

Vous vous abusez, marquise; vous vous exagérez votre situation; elle n'est pas encore désespérée, et votre secret est tout aussi bien gardé qu'auparavant. C'est le délire qui fait faire à Paul ce triste aveu; le transport une fois passé, il ne se rappellera plus ce qu'il aura dit, ce qu'il aura fait, et il croira que vous ignorez la confidence que je lui ai faite. Il ne vous en traitera pas moins en étrangère, et vous aurez le même droit de lui laisser ignorer le lien qui vous unit à lui. — Le pensez-vous, prieur? et dois-je reprendre le sang-froid, le ton imposant que je me

prescrivais autrefois en lui parlant ? Ne saurai-je pas qu'il me connaît, et pourrai-je ne pas rougir, ne pas trembler même en sa présence ? — Eh ! madame, pourquoi aussi lui cacheriez-vous plus long-tems ?... — Paix, il va parler. .. Non... ses paroles expirent sur ses lèvres... En m'approchant de très-près, je n'entends que ces mots : Ma mère ! ma mère !.. comme il m'aime, ce pauvre jeune homme! Dieu, quel cœur ! et qu'il est différent du monstre qui lui a donné le jour !... Mais, prieur, ce sont ses traits.... surtout dans cet état de contraction!... il me semble le voir : oh ! quelle horreur son souvenir m'inspire !.. — Ce sont ses traits, il est vrai, mais mieux, beaucoup mieux ; et son ame, je puis vous l'attester, son ame n'est pas la même. — Qui sait ? s'il eût reçu de l'éducation... — Elle n'eût fait que développer ses belles qualités. — Pauvre enfant !.... Paul, cher Paul... tu

me connais donc! tu sais que je suis ta mère... et, discret, soumis, plein de respect... Je me rappelle à présent tes expressions avec moi, la contrainte que tu t'imposais... qu'elle devait te coûter! Comme il souffre le cœur qu'on force à comprimer l'élan de la nature !... Eh bien, je te nommerai mon fils, mon Paul ; je te prodiguerai mille fois ce nom si doux ; je te presserai sur mon cœur !... C'est la première fois que j'entends ta bouche me donner le nom de mère ; il m'échauffe, il m'anime, et me dit que je dois en remplir les devoirs... Mais que fais-je, grand Dieu !... A quelle imprudence m'entraîne mon faible cœur !... Encore une fois, je ne puis, non, je ne puis me déclarer à tes yeux. Je mériterais ton mépris, ta haine. Ah! qu'il serait sévère, qu'il serait juste le reproche que tu me ferais d'avoir manqué ton éducation, de t'avoir relégué dans la classe des paysans!... Tu

te trompes, Paul, je ne suis pas ta mère ; je n'ai fait que te donner le jour, et n'ai pas rempli les autres obligations que m'imposait le doux nœud de la maternité. Je suis pour toi une femme orgueilleuse, insensible ; tu l'as bien dit, injuste, c'est ton expression, et dénaturée, oh ! bien dénaturée !... Prieur, et toi, mon cher Auxerre, j'adopte vos avis... Oui, que le retour de sa raison lui fasse oublier les aveux du délire, et je me tais, et je remets sur mes yeux le voile qui me dérobe à ses regards.... Je sens que ce rôle me sera bien pénible ; mais la nécessité, ma propre estime, tout m'en fait un devoir, et je sens... chut?... Son transport est passé... il revient à lui, il nous regarde... il va parler, cela est certain... Silence ; écoutons ?...

La marquise, le prieur et Auxerre sont courbés sur le lit du blessé, les bras tendus vers lui, l'œil fixé sur ses traits

qui se colorent un peu, et reprennent leur première sérénité. Paul, abattu, examine ces trois êtres si précieux pour lui; puis il dit d'une voix faible : O mon dieu ! quelle terrible souffrance je viens d'éprouver !.... Madame la marquise, pardonnez-moi l'embarras que je vous cause.... Eh quoi ! vous avez la bonté de veiller auprès du pauvre Paul ?

La marquise, rassurée par ce peu de mots, se retourne vers le prieur, et lui dit bas : Il ne se rappelle pas ce qu'il vient de dire.

Puis elle ajoute tout haut : Douterais-tu, Paul, de l'intérêt que tu m'inspires ?.. J'ai voulu aider monsieur le prieur... Mais tu nous as bien effrayés tout-à-l'heure ? Que voyais-tu donc... devant toi ?... — Madame, je voyais... je ne puis le dire... il me semblait qu'on m'allait enlever de ce lit de douleur pour me plonger dans un tombeau ouvert devant moi. — Qui

donc... voulait t'enlever ainsi ? — Je ne... m'en rappelle pas.

Qu'il est discret ! dit tout bas la marquise.

Paul, dit à son tour le prieur, il faudrait tâcher de te calmer, mon ami, et joindre tes prières aux miennes pour engager madame, qui a tant de bontés pour toi, à se retirer chez elle, à prendre un peu de repos.

Paul supplie la marquise de céder à ce vœu : Pauline, trop émue à l'aspect des tourmens de son fils, demande au prieur s'il croit que le transport l'agitera de nouveau. Le prieur, après avoir examiné le malade, assure que ce délire effrayant n'enflammera plus son sang, et la marquise le laisse seul avec Auxerre auprès du malade, après lui avoir bien recommandé de ne point lui rappeler ce qu'il a dit dans son transport.

La marquise rentre chez elle, où l'on

sent bien qu'elle ne peut se livrer au sommeil ! Elle voit naître l'aurore et se livre toujours aux plus tristes réflexions. Une voiture la tire de sa rêverie ; c'est le commandeur qui part avec son neveu pour aller visiter les démolitions d'Eutreval. Ah ! tant mieux, se dit Pauline, je serai seule au moins, débarrassée des importuns, et je pourrai soigner mon cher fils, lui prodiguer tous mes soins.

Quelque tems après, elle descend, et trouve déjà Louise auprès du blessé. Paul va beaucoup mieux : le prieur a levé l'appareil de sa blessure, il l'a pansée, et tout donne l'espoir d'un rétablissement très-prompt.

La marquise, gênée, intimidée devant son fils, n'a pas le courage de rester auprès de lui. Elle force le prieur d'aller prendre un repos dont il a besoin, et recommande son précieux malade aux soins d'Auxerre, qui promet de ne pas

le quitter. Elle aperçoit Césarine, et, pour éviter sa société, celle de tout le monde, elle va respirer un moment sur la terrasse du parc, à l'endroit même d'où Paul est tombé la veille.

La marquise, appuyée sur le mur de cette terrasse, regarde en bas, sur la route, les pierres qui sont encore rougies du sang de son fils : elle frémit, détourne les yeux, et les reporte encore sur ces pierres ensanglantées. Ce sang, se dit-elle, c'est le mien ; c'est moi qui l'ai transmis à l'infortuné. Il est pur celui-là ; oh ! que sa vue me fait de mal !....

Elle s'éloigne de ce douloureux spectacle, et fait deux ou trois tours sur la terrasse. Bientôt un mouvement naturel la fait se rapprocher du mur, et regarder encore dans la campagne : elle aperçoit... Dieu ! quel objet pour elle ! elle remarque en bas une espèce de mendiant qui, accroupi sur les pierres, semble aussi exa-

miner le sang dont elles sont tachées. La marquise ne peut voir la figure de cet indigent ; mais sa stature, son action, tout lui rappelle des souvenirs affreux. Elle se retire, préférant des soupçons à la cruelle réalité ; et se promenant de nouveau, elle pense à la cruauté du destin, qui lui fait voir par-tout l'objet qu'elle a tant d'intérêt à fuir...

Tout-à-coup, une pierre lancée de l'extérieur tombe à ses pieds. Cette pierre offre un petit papier qui paraît écrit. Pauline, tremblante d'effroi, ramasse ce papier, et y trouve, écrit au crayon :

« Donnez-moi votre bourse, ou craignez que je n'aille vous la demander !... »

Pauline reconnaît les odieux caractères tracés sur ce billet ; et, immobile, saisie d'effroi, elle ne sait ce qu'elle doit faire. Habituée cependant à trembler devant celui qui lui fait cette brusque demande,

elle prend son crayon et écrit au bas du même papier

« Malheureux!... acceptez encore une fois mes secours, et fuyez, fuyez?..... Frémissez à votre tour, si vous osez troubler de nouveau le repos de l'infortunée à qui votre aspect seul fait horreur. »

Elle attache cet écrit à la pierre ; et, sans oser regarder l'indigent, qui sans doute attend la réponse au pied du mur, elle lance le tout dans la campagne, avec sa bourse, l'objet des vœux de l'étranger.

Elle écoute, et bientôt des pas précipités lui annoncent que l'objet de son effroi s'éloigne... En effet, elle l'aperçoit au loin... il se retourne, fait un geste menaçant vers le parc... et disparaît!

Pauline est restée là, les bras étendus, la bouche ouverte, l'œil fixe : elle ne sait plus si elle existe; sa langue est glacée, toutes ses facultés sont anéanties; elle n'a

de la vie que la respiration et les battemens redoublés d'un cœur oppressé.

Elle va rester là plusieurs heures, sans faire un geste, sans pouvoir proférer une seule parole.... Mais Césarine de Marville, qui la cherche par-tout, se présente à ses yeux et la tire de sa stupeur. Madame, lui dit Césarine avec timidité, je vous demande mille pardons de vous interrompre ; mais il arrive au château un étranger qui demande à vous voir.

A ce mot d'étranger, la marquise, agitée par un funeste pressentiment, frémit de nouveau, et demande en balbutiant : Quel est... cet étranger? — Je ne le connais pas. — Sa... mise annonce-t-elle?... — Oh ! c'est un homme déjà d'un certain âge, un officier. Il se nomme le colonel Saint-Pry, et je crois qu'il demande Théodore. — Ah !...

La marquise se rassure, et sourit même comme quelqu'un qu'on soulage d'un

grand fardeau : Je vous suis, mon aimable amie, répond-elle ; mais ayez la complaisance de me prêter votre bras ; car je suis d'une faiblesse ! j'ai tant de peines !... — Et vous ne les confiez pas à vos amis qui pourraient les adoucir ?...

La marquise ne répond plus... elle est affligée de l'arrivée du colonel, et se dit tout bas : Par quelle fatalité, moi qui chéris tant la solitude, me trouvé-je entourée sans cesse d'étrangers qui affluent chez moi de toutes parts ?... Bientôt, oui bientôt je saurai secouer ce joug que m'imposent mon état, l'usage et la société.

Elle fait le trajet de la terrasse au château sans adresser une seule parole à Césarine, qui souffre de son côté de voir la pâleur et les tourmens secrets de cette femme intéressante.

Elles entrent dans le salon ; et soudain le colonel, qui était assis près d'une

croisée, se lève et salue avec respect. C'est un homme dont le physique est décent, et qui a une physionomie probe. Madame, dit-il à la marquise, me pardonnerez-vous mon indiscrétion de me présenter chez vous pour y chercher un autre que vous ? Ami dès l'enfance de monsieur le chevalier de Verceil, j'ai appris qu'il était à votre terre, et j'ai pris la liberté d'y venir pour le voir un moment ; car mon intention comme mon devoir m'empêchent de rester plus d'un jour auprès de lui : Je regrette bien, en voyant madame, que ces courts momens me privent de lui faire plus long-tems ma cour. — Monsieur le colonel, lui répond la marquise, sans trop savoir ce qu'elle dit, vous me faites honneur.... je serais charmée en effet... mais si vous n'avez qu'un jour à donner à votre ami, je vous annonce à regret que vous serez privé du plaisir de l'embrasser ; car il est

absent,

absent, et ne doit revenir que ce soir. —Si madame daignait me le permettre, je l'attendrais jusqu'à demain : pourvu qu'à midi je remonte à cheval, cela me suffira. — Vous êtes le maître, monsieur le colonel ; disposez de ma maison, et croyez que je me trouve honorée.... En attendant monsieur de Verceil, vous pourrez causer avec son épouse, car madame le sera bientôt. — Que vois-je ! madame serait-elle cette intéressante Césarine dont mon ami m'a si souvent parlé ? — Vous la voyez. — Je rends graces au ciel de me procurer le bonheur de saluer une amante aussi fidelle : Vous et Théodore vous êtes des modèles de constance. Mon ami !... Vous savez sans doute maintenant son mariage secret avec la vieille Marville ? Ah, pardon, je ne devrais pas parler en ces termes de cette dame qui fut la mère de l'auteur de vos jours.

Césarine sourit, et répond au colonel : Monsieur, il est des personnes dont la conduite et l'odieux caractère brisent tous les nœuds qui pouvaient les attacher à nous (*la marquise lève les yeux au ciel*) ; mon aïeule, je crois, est de ce nombre. — Je le pense comme vous ; mais n'admirez-vous pas le sacrifice que mon ami a fait à l'amour, à la délicatesse? Se priver si long-tems de l'objet de son amour, souffrir les humeurs, les caprices d'une vieille folle, vous me permettez cette expression, et cela pour conserver un héritage à une famille ! J'étais dans sa confiance, vous le voyez, et son plus zélé admirateur.... Mais dites-moi.... pendant qu'il n'est point là, que nous sommes seuls.... aurait-il quelque ennemi qui en voudrait à sa tranquillité, à ses jours peut-être ? — Ciel ! vous me faites frémir : pourquoi cette question ? — Elle est dictée par la sollicitude de la

plus tendre amitié. Ecoutez, écoutez, mesdames; je vais vous raconter ce qui vient de m'arriver.

Césarine et la marquise prêtent la plus grande attention au colonel, qui leur fait ce court récit :

« Me trouvant fatigué hier au soir, attardé d'ailleurs sur la route, et ne voulant pas venir trop tard troubler la tranquillité de ce château, où je présume bien que chacun se livre de bonne heure au repos du sommeil, je me suis arrêté dans une mauvaise auberge à six lieues d'ici. J'avais mis mon cheval à l'écurie, et j'étais seul dans ma chambre à prendre une légère colation, lorsque je crus entendre mon cheval frapper du pied, et s'agiter d'une manière qui m'inquiéta.... Je pris ma lumière, je descendis dans la cour, et, ouvrant la porte de l'écurie, je vis que ma bête y était bien attachée et en sûreté; mais j'aperçus sur la paille,

à côté de lui, une espèce de mendiant qui dormait profondément. Mon cheval est d'un caractère bizarre ; il n'aime pas les voisins, lui, et c'est sans doute ce qui le faisait frapper du pied et se démener comme s'il eût ressenti cent coups d'éperons... Je souris de la manie de cet animal ; et pour éviter que, pendant la nuit, il ne réveillât toute l'auberge, je pris par le bras le dormeur, qui me regarda soudain : Mon ami, lui dis-je, veuillez vous retirer dans un autre endroit ; car je ne vous réponds pas que mon cheval ne trouble le repos que vous cherchez sans doute.

» Cet homme me fixe et me dit : C'est monsieur le colonel Saint-Pry ? — C'est moi-même : vous me connaissez ? — Depuis long-tems ; mais l'opprobre, la misère, le malheur ont tellement altéré mes traits, qu'ils sont méconnaissables à vos yeux, et j'en suis charmé, car je ne suis

nullement disposé à me faire reconnaître d'un homme qui m'a connu mieux que je ne le suis.

» Les traits de cet indigent ne m'étaient pas inconnus, il est vrai ; mais, de mon côté, n'ayant point le desir de me lier avec lui, je lui réitérai ma prière de se retirer dans un autre asile, et il y consentit. Cet incident léger n'est point celui où j'en voulais venir ; j'aurais dû vous en faire part avant tout ; mais m'y voici. »

Dès le moment que le colonel avait parlé d'un mendiant, la marquise avait ressenti un trouble extrême : elle redoubla d'attention, et monsieur de Saint-Pry continua :

« Je remontai chez moi, où je dormis fort bien, et plus tard que je ne me l'étais proposé. Ce matin, menant tout doucement mon cheval au pas dans ces campagnes, sachant bien que le château de

madame y était situé, mais ignorant positivement où il était, je rencontrai ce même indigent là-bas derrière les murs d'un parc, le vôtre apparemment. Il me reconnut, et s'arrêta pour me fixer encore avec un œil sombre et farouche. Mon ami, lui dis-je, êtes-vous de ces environs? — Oui, oh oui, j'en suis. — Auriez-vous entendu parler du chevalier de Vergeil? — Faiblement. — On m'a dit qu'il était au château de Belbonne. Sauriez-vous m'indiquer ce château? — Le château de madame la marquise de Belbonne?

» Il mêla un peu d'ironie à cette question. Je lui répondis oui. — Tournez à gauche; ce sentier vous menera sur la grande place, la première grille à droite; c'est le château de madame la marquise de Belbonne.

» Son ironie fut plus marquée en répétant ces mots. Je n'y fis aucune atten-

tion et je le remerciai : Ecoutez, me dit cet homme d'un air extraordinaire, et en prenant la bride de mon cheval, vous allez au château, monsieur? — Oui, retrouver mon ami. — Vous allez au château !...

» Il soupire, lève les yeux au ciel, et paraît vivement agité. Son trouble m'étonne : Eh bien, lui dis-je, est-il étonnant que j'y cherche le chevalier, mon meilleur ami? — Vous lui direz, ayez la bonté de lui dire que le don de sa bourse n'est pas seulement ce qu'il me faut, que j'ai d'autres droits, et que sa réputation, sa vie même, je n'épargnerai rien pour les faire valoir.

» Il dit et s'éloigne comme un trait. Frappé de cette menace, je reste immobile ; je veux interroger cet homme qui paraît en vouloir à la vie de mon ami, je l'appelle, il ne me répond pas et court toujours... Je pique vers lui ; mon cheval

s'embarrasse dans des broussailles, caracole, se câbre et me jette par terre, où heureusement je ne me suis point fait de mal, quoique j'aie ce côté-ci un peu froissé... Pendant ce tems, vous sentez bien que je perds de vue mon homme, que je ne le retrouve plus, et que... Mais, grand Dieu! qu'a donc madame la marquise?... elle change de couleur! elle va perdre connaissance! »

Non, monsieur, répond la marquise d'une voix faible, ce n'est rien.... Une faiblesse... Je ne me sens pas bien. —Ciel! mademoiselle de Marville voudrait-elle appeler, sonner?... — Non, poursuit la marquise, je supplie mon amie de ne pas se déranger... Je reprends mes forces, je suis... beaucoup mieux... bien, très-bien même. C'est un accident auquel je suis... sujette... Et voilà donc, monsieur le colonel, ce que vous a dit cet inconnu? — Oui, madame: vous devez juger de ma

surprise. Je lui parle de Théodore, et il veut, dit-il, attaquer sa réputation, sa vie même ! Je me suis repenti de n'avoir pas arrêté, questionné cet homme ; de n'avoir pas lavé dans son sang l'outrage qu'il faisait à un galant homme qui ne peut avoir rien de commun avec un misérable de cette espèce.

Je le pense, répond Césarine un peu émue. — Pour moi, réplique la marquise qui cherche à détourner les soupçons, je ne me rassure pas aussi facilement que mademoiselle ; les hommes ont souvent des affaires qu'ils nous cachent. Il est possible que monsieur le chevalier.... connaisse cet étranger... qu'il ait eu quelque rapport avec lui... Il arrive des événemens si bizarres dans la vie !... Mon avis est cependant qu'on lui cache celui-ci : ce serait l'alarmer imprudemment ; et d'ailleurs, s'il a quelque affaire secrète, s'il est en butte à la haine,

aux traits de quelques méchans, il a assez de prudence et de courage pour se défendre. Il serait peut-être fâché de voir que nous avons quelque connaissance de tout ceci ; et puisqu'il nous en a fait un mystère, à son amante sur-tout, c'est qu'apparemment il ne veut pas qu'on le sache. Respectons les secrets de nos amis; évitons bien de les faire rougir à nos yeux.

Et en disant cela, elle rougit d'une manière remarquable. Le colonel, qui ne s'en aperçoit pas, réplique : Oh ! moi, je suis bien aussi de cet avis, et je ne vous ai confié, mesdames, cette petite aventure, que pour savoir de vous si elle tenait à quelque affaire que vous connussiez. Vous n'en savez pas plus que moi ; eh bien, taisons-nous, et laissons-en les suites à la sagesse du chevalier. S'il a besoin de mon bras, de mon crédit, en tout tems, en tous lieux, il peut compter sur moi... Mais j'ai toujours devant les yeux

la physionomie de ce mendiant ; il a l'air de quelque échappé des galères, et je suis sûr que mon frère, qui est gouverneur du bagne de Toulon, s'il était ici, le ferait prendre sur sa mauvaise mine, et le reconnaîtrait peut-être pour un de ses pensionnaires.

Le colonel souriait en disant sans conséquence ces mots cruels qui perçaient le cœur de la pauvre marquise. Elle se leva : Monsieur, dit-elle, attendez ici votre ami, et permettez que je vous laisse la société de mademoiselle de Marville, en attendant que j'aie terminé quelques affaires domestiques qui m'appellent ailleurs.

Elle se retira, et l'on devine bien qu'elle courut à son lugubre pavillon pour s'y enfermer, réfléchir sur sa triste situation et pleurer en liberté.

Est-elle assez accablée, cette malheureuse Pauline ? et sans l'avoir mérité !...

C'est ce que mon lecteur, qui ne se doute pas encore de la nature de ses chagrins, verra par la suite, et il plaindra mon héroïne : oui, il la plaindra, s'il s'intéresse au malheur et à la vertu persécutée.... Mais poursuivons.

La marquise se livra tant qu'elle le voulut à l'excès de sa douleur : elle finit cependant par se consoler un peu. Elle attendait de son homme d'affaires des papiers qui lui annonçassent que la succession d'Edouard, son époux, était liquidée : elle savait que cette affaire devait être terminée ; que la part de biens que lui avait laissée le marquis, lui serait bientôt assignée ; qu'elle pourrait en disposer à sa volonté ; et les lettres de cet homme d'affaires allaient arriver de jour en jour. Alors elle devait suivre un parti violent, le seul que le destin lui offrît, et que les circonstances lui prescrivissent : elle était inébranlable sur ce parti que

nous connaîtrons bientôt, et il le fallait pour qu'elle pût se soustraire à la société nombreuse, importune, qui, à chaque instant, s'augmentait chez elle. En attendant le moment de fuir ses amis, elle sentit qu'elle leur devait des égards, et elle se promit, quoiqu'elle n'en eût aucune envie, de paraître à dîner, pour ne point manquer au colonel St.-Pry, qui était un homme estimable.... Mais quel coup l'indiscrétion de cet homme, et ses lourdes plaisanteries, avaient porté dans son ame!

Pauline, un peu remise, fit venir Auxerre, s'entretint avec lui du mendiant qu'il connaissait trop bien aussi, et lui ordonna d'interdire à cet homme l'entrée du château, sous quelque prétexte qu'il s'y présentât. Elle se décida aussi à ne point sortir de l'enceinte de son manoir, à ne pas mettre le pied dans la campagne, où elle rencontrerait sans doute l'objet de ses ter-

reurs, à ne pas même s'approcher des murs du parc, autour desquels il paraît rôder ; et, cette contrainte, elle se l'imposait jusqu'au moment où elle pourrait secouer entièrement le joug de ses ennemis ; moment qui, elle l'espérait du moins, n'était pas éloigné.

Quand la marquise eut pris toutes ces précautions, elle monta chez son malade. Il était beaucoup mieux : mais Pauline recula deux pas, en examinant sa tête décolorée et penchée sur son oreiller. Ses traits, quoique nobles et embellis par la jeunesse, lui rappelaient des souvenirs trop douloureux.

Paul remarqua qu'en s'approchant de lui, sa mère couvrait ses yeux de ses deux mains, et semblait éviter de le regarder. Voyez, dit-il à Louise qui était toujours auprès de lui ; voyez, mademoiselle, combien je suis malheureux ! Madame a la bonté de me prodiguer tous

les soins de la générosité, et elle ne peut fixer, sans une espèce d'horreur, le pauvre Paul !

Ces mots touchèrent la marquise, qui s'approcha du blessé, le regarda avec intérêt, et lui dit : Que parles-tu d'horreur, Paul ! Pourquoi te sers-tu de cette expression ? penses-tu que j'éprouve quelque peine à te voir ? — Je le craignais. — Je veux te prouver le contraire. Louise, ma bonne Louise, permets-moi de rester quelques momens avec lui : Je te rappellerai bientôt. Ecoute, ma bonne petite, l'amour a déjà eu assez de ses momens ; il faut bien en donner quelques-uns à la....

Elle allait dire à la nature : elle se retint, et ajouta seulement, à la bienfaisance.

Louise se retira, et Pauline s'assit au chevet du lit de son cher malade. Paul, lui dit-elle avec tendresse, tu te sens donc ?... — Beaucoup mieux, madame

la marquise : je n'ai plus que de la faiblesse. Ma blessure ne me fait plus souffrir du tout... Si je n'avais que celle-là ! — Tu veux parler de celles de ton cœur, n'est-ce pas?... Ton amour est bien insensé, mon ami ! — Mon amour n'est pas le seul... sentiment... que dis-je ? je me trompe, oui, madame la marquise, c'est l'amour, oh ! l'amour le plus respectable, qui cause tous mes tourmens. — Ah... oui... j'entends. Mais monsieur le prieur de Garnay a dû te donner là-dessus des avis... — C'est vrai, madame la marquise, des avis bien sages et que je suivrai. — Tu me fais plaisir en me montrant tant de soumission et de courage. — Du courage sur-tout, il m'en faut. — A tout le monde, mon ami, à tout le monde. Hélas ! j'en ai bien besoin moi-même ! — Madame la marquise aurait-elle aussi à réprimer quelque sentiment du cœur ?... Mais quelle question j'ose

faire ! Pardonnez-la-moi, madame, je vous en prie. — Elle ne peut me fâcher... Oui, Paul, et je t'en fais l'aveu malgré la faiblesse de ton expérience, de ton esprit... J'aime, Paul, j'aime tendrement... quelqu'un à qui je ne puis peindre tout l'excès de ma tendresse. — Madame n'est donc pas libre de ses volontés, de ses affections ? — Eh non, Paul, je ne le suis pas. — Voilà qui est bien étonnant : une grande dame comme madame n'aurait pas la liberté de dire.... à Paul, par exemple, s'il avait le bonheur d'appartenir à madame : Je t'aime, Paul, par telle et telle raison ? — C'est justement à toi, Paul, que je le dirais le dernier..... Mais penses-tu à la témérité de tes discours ? — Je l'oubliais, madame ; mais madame a la bonté de me la rappeler, et je vais me renfermer dans les bornes du respect. — Tu feras bien... très bien, car cela nous trouble l'un et l'autre... Tu as

bien souffert cette nuit ?... Ce transport au cerveau ! tu as... parlé ; te rappelles-tu que tu as parlé ? — J'ai parlé, madame? oh, mon dieu non, je ne m'en souviens pas : Qu'ai-je donc dit ? — Quoi... tu n'as pas la moindre idée d'avoir... parlé ? — Pas du tout, madame la marquise ; mais qu'ai-je dit ? — Ah, rien ; des lieux communs, des cris, voilà tout. — Mon dieu, si j'avais trahi !... — Quoi ? — Madame était-elle là ? — J'y étais. — Et monsieur le prieur ? — Aussi, avec mon fidèle Auxerre. — Et n'ai-je pas parlé de mon père, de ma... mère ? Quoiqu'orphelin, je pense souvent à mes parens. Je me dis : Je ne sais ce qu'est devenu mon père ; on prétend qu'il est mort, cela est possible ; et ma mère ! je n'en ai point, je n'en ai jamais eu, puisqu'elle m'a abandonné dès mon berceau... Pauvre Paul ! .. —Enfant que tu es ! vas-tu pleurer, te faire du mal ! —Si j'avais une mère, si elle était là, à

la place de madame la marquise, je la regarderais avec tant d'expression !... Je lui dirais : Ma mère ! vous n'avez personne sur la terre qui vous chérisse autant que Paul. Il vous honore, vous aime avec une tendresse... O ma mère ! fixez vos yeux sur les miens, et voyez-y tout le feu de la tendresse filiale !... — Paix, paix ; tais-toi, insensé ! — Elle me sourirait, ma respectable mère, et j'aurais la consolation d'entendre sortir de ses lèvres, brûlantes d'amour, le nom de fils. — Mon f.... mon cher Paul, quel égarement ! quelle illusion est la tienne ! elle me fait trop de mal. Si j'avais un fils aussi, si je pouvais nommer mon fils, le voir là, près de moi, le serrer dans mes bras maternels, je lui dirais : Mon cher fils, ta mère t'aime, t'adore ; mais respecte ses secrets, garde-toi de jamais lui donner le nom de mère, ce nom qu'elle voudrait effacer de sa mémoire,

non pour toi, mais.... enfin, mon tendre fils, sois docile à ses moindres volontés, suis en tout point les ordres qu'elle te donnera, et espère qu'un jour elle pourra se dévoiler à tes regards. Attends ce jour, mon ami, et ne cherche pas à le hâter par des questions indiscrètes, par des murmures qui me feraient mourir de douleur... Entends-tu, Paul ? entends-tu bien cela? voilà ce que je dirais à mon fils. — Grand Dieu ! — Hein ? — Et lui permettriez-vous au moins de prendre votre main si chère, de la presser sur son cœur, sur ses lèvres, d'y imprimer les plus ardens baisers? — Oui, je.... permettrais cela à mon fils ; mais à toi... que fais-tu, Paul ? laisseras-tu ma main?... Extravagant jeune homme !... je pense qu'il se croit... Finissez, Paul, je vous l'ordonne ; voilà la seconde fois que vous vous permettez... Comme il me regarde!.. Tu restes interdit, mon cher Paul... Va,

je n'accuse point ton cœur, mais ta docilité ou ta pénétration. — Ni l'un ni l'autre, ma mè.., madame la marquise. — Pauvre jeune homme ! crois que je souffre plus que toi !... Mais terminons ce dangereux entretien.... Ta conduite me prouvera si tu m'as entendu, si tu sais.... m'aimer, me respecter comme je le desire. — Ah ! je suis au comble de la joie ! — Pourquoi donc ? je ne vois pas... — Madame vient de me rendre ma force, ma santé, et mon ame est pour jamais consolée. — Eh bien, tant mieux, Paul, j'en suis charmée. — Doux momens ! je ne vous oublierai de ma vie ! — Tirez-en toujours le seul fruit qui me plaise, et que ta soumission.... — Je le jure à madame, Paul sera désormais dévoué à ses ordres. — Point d'effusions, d'extravagances... en public sur-tout ? — Jamais, jamais; je me contenterai d'admirer, de jouir de la vue de...

madame, et je me tairai. — Tu ne devines pas combien tu... m'attacheras davantage à toi. — Douce récompense d'un bien léger sacrifice! — Adieu, adieu, mon cher Paul; j'entends monter monsieur le prieur, je te vais laisser avec lui.

Paul fixe avec sentiment sa mère, qui sort troublée, et rencontre le pasteur sur l'escalier. Eh bien, madame, lui dit celui-ci, comment va notre malade? — Eh bien, mon ami, je viens presque de m'expliquer avec lui. — Est-il possible? — Oui, nous nous sommes parlés sans nous rien avouer tous les deux : nous avons abordé le fatal secret sans nous le communiquer ni l'un ni l'autre.... Que vous dirai-je? nous nous sommes bien entendus, parfaitement entendus, voilà tout ce que je me rappelle de notre conversation. — Qu'il doit être heureux, ce bon jeune homme! — S'il l'est!... et moi donc!... Ah, prieur! qu'elles sont...,

douces les effusions de la tendresse maternelle ! Je le sens pour la première fois, et peu s'en est fallu que je ne m'y fusse livrée entièrement.... Mais entrez ; votre jeune ami vous dira sans doute le reste, puisque vous êtes son confident. Consolez-le, raffermissez-le dans la conduite que je viens de lui prescrire, et revenez ensuite me trouver au pavillon ; j'ai de nouveaux malheurs à vous apprendre. — De nouveaux malheurs ? — Oui, des choses affreuses ; et, pour comble d'infortune, il me tombe sur les bras je ne sais quel colonel qui veut voir Théodore... Je vous dis, mon ami, que tout m'écrase à-la-fois.... Grand Dieu ! puisque tu réservais tant de coups à une faible femme, il fallait donc lui donner la force de les supporter !... Mais revenez, prieur, revenez bien vîte ; j'ai le plus grand besoin de vos consolations.

Le prieur entre chez le blessé : Eh

bien, Paul, comment te sens-tu? —Je ne suis plus malade, monsieur le curé ; non, je ne puis plus l'être ; ma santé ne doit pas tarder à revenir, mon ame est trop contente. — Vraiment, mon ami? — Elle était là, monsieur le curé ; elle m'a presque tout dit. — Qui, Louise? — Ah bien oui, Louise ! il s'agit bien de mon amour, aujourd'hui ! Je parle de ma mère, de ma bonne mère : elle m'a parlé avec une tendresse...—Ne te l'avais-je pas dit? ne t'avais-je pas engagé à patienter, à attendre tout du tems? Tu vois que le destin avance pour toi l'effet de ma promesse, et que tu te trouveras toujours bien, en suivant mes avis. —O monsieur le curé ! que je vous en remercie ! Elle m'a fait entendre qu'elle est ma mère. — Et toi? — Moi, je lui ai fait comprendre à mon tour que je sais que j'ai le bonheur d'être son fils. — Eh bien? — Eh bien, j'ai pressé sa main sur mes lèvres, sur

mon

mon cœur, et je suis maintenant le plus heureux des hommes. — Voilà le prix de ta soumission. Il faut continuer, Paul, respecter sa douleur, ses secrets, et lui parler toujours avec autant de retenue, d'égards et de respect qu'autrefois. —Avec plus de respect encore! oui sans doute... mais elle me reconnaîtra un jour! Moi, fils d'une marquise! je pourrai donc espérer la main de celle que j'adore? — Je te l'ai assuré, Paul. Tu sais bien que je ne cesse de te répéter cela. — O mon Dieu! vous avez pris l'orphelin en pitié; vous lui faites, comme à Louise, retrouver un des plus chers auteurs de son existence; mon Dieu, que je vous rends graces! — J'aime te voir de la religion; cela prouve que, par la suite....

Ici le prieur est interrompu par l'arrivée de Louise, qui, ayant vu descendre la marquise, a jugé qu'elle pouvait retourner auprès de son malade. Le prieur,

la voyant entrer, n'a que le tems de dire à Paul : Paix, voilà quelqu'un. Silence, Paul ? Soumission, respect et discrétion.

Il n'est plus question de tout cela devant Louise : le prieur panse la plaie du jeune homme, et la trouve très-belle : il annonce qu'il ne tardera pas à se lever, à reprendre ses forces que la perte seule de son sang avait épuisées. Quand il a terminé son opération, il va rejoindre la marquise, avec qui il s'entretient long-tems du mendiant, et qu'il parvient à calmer sur les terreurs que cet homme lui inspire. Tous deux vont ensuite retrouver le colonel, Césarine, Louise qui est descendue au salon, et l'on sert le dîner, où M. de Saint-Pry raconte, pour distraire les dames, l'histoire de ses campagnes et de ses voyages.

Nous extrairons seulement celle de ses aventures qui parut la plus piquante à son intéressant auditoire ; et nous déga-

gerons son récit des détails de combats, de batailles, que, comme militaire, il a dû nécessairement y mêler. Cette aventure avait quelque rapport indirect avec la situation de la marquise ; aussi l'écouta-t-elle avec la plus grande attention et le plus vif intérêt. Nous ne ferons point parler le colonel St.-Pry lui-même, afin de ménager à nos lecteurs quelques explications nécessaires pour suspendre leur curiosité, et pour pouvoir parler librement des fautes dans lesquelles le colonel est tombé, et qui font la base de son histoire.

PALMIRA,

NOUVELLE.

Casimir-Auguste de St.-Pry, maréchal-de-camps, vieillard dont l'unique passion était l'art militaire, avait servi avec honneur dans plus de vingt affaires ; il était couvert de blessures, et comptait, dans le cours de ses exploits, plus de cent actions d'éclat, qui lui avaient valu, de la part du roi, des honneurs, des dignités, et sur-tout une immense fortune. Casimir avait toujours desiré obtenir de l'hymen un fils qui pût lui succéder dans sa noble carrière, soutenir l'éclat de son nom et devenir un officier aussi distingué que lui ; mais le sort avait trompé son attente. Une fille était le seul gage de son hymen, contracté déjà dans un âge très-avancé,

et il désespérait d'avoir jamais un garçon, le seul but de ses vœux. Casimir voyant que, dès sa plus tendre enfance, sa jeune Adèle manifestait de la vivacité, du courage, un caractère décidé, se proposa soudain, pour satisfaire sa manie guerrière, de l'élever au métier des armes. En conséquence, bien loin de lui faire porter les habits de son sexe, il l'affubla, toute jeune, d'uniformes, de petits sabres, etc. Il lui apprit l'exercice, les mathématiques, l'art des redoutes, des fortifications, et lui donna en général toute l'éducation qu'exige un jeune homme appelé aux travaux de Mars. Casimir trompait ainsi la nature, s'imaginait avoir un fils, et se mirait, comme on dit, dans son ouvrage, sans savoir où tout cela le mènerait, lui et son élève.

La jeune Adèle avait treize à quatorze ans ; elle montait à cheval, elle était endurcie à tous les exercices des hommes,

et promettait de devenir un jour une véritable dragonne, lorsque le hasard favorisa Casimir au point de le rendre père d'un fils charmant. Son épouse donna le jour au petit Jules, et mourut, quelque mois après, des suites de cette couche laborieuse.

Cette double paternité fut bien agréable au maréchal St.-Pry; mais elle lui fit faire des réflexions douloureuses. Il avait soixante-neuf ans; et, quoique très-droit, bien portant pour son âge, il ne pouvait pas espérer d'élever son fils jusqu'au moment où il pourrait en faire un militaire. Il fallait qu'il se bornât à soigner les premières années de son cher Jules... et, rendre sa sœur Adèle aux travaux de son sexe, en attendant que le petit Jules pût la remplacer dans ses exercices guerriers, c'était pour Casimir se priver d'un grand plaisir, du délassement le plus doux qu'il pût se procurer. Il persista donc dans son

plan d'éducation pour Adèle, et n'en confia pas moins son fils aux soins d'un gouverneur habile, propre à lui donner de l'instruction, des mœurs et des talens.

Casimir habitait un château en province ; il en avait fait un véritable château fort. Ses gens composaient la garnison de cette forteresse à tours, à créneaux, contrescarpes, etc., et la jeune Adèle en était le commandant. Tous les jours elle faisait faire l'exercice à sa petite troupe, et, tous les mois, elle donnait à son père le spectacle d'une petite guerre. C'était alors une grande fête pour le vieillard ; il était au comble du bonheur, et sa fille lui paraissait être un véritable César.

La guerre s'étant rallumée dans une partie de l'Empire, le prince eut recours aux talens déjà éprouvés du maréchal St.-Pry. Quoique très-âgé, il pouvait encore commander, ou du moins donner des conseils. Il accepta avec orgueil et

reconnaissance la mission que son roi lui confiait, et emmena sa fille avec lui.

Adèle avait alors dix-neuf ans : quoique habituée à tous les usages des hommes, quoique portant très-bien l'uniforme de dragon, et poussant la vivacité, la gaîté jusqu'à la folie, il était aisé de voir que l'art cherchait en vain chez elle à déguiser la nature. Ses traits étaient délicats et charmans, son sourire était enchanteur, et le son de sa voix allait jusqu'au cœur ; mais avec tant d'attraits qui appartenaient à un sexe, elle avait tout le courage, toute l'adresse qui sont l'apanage de l'autre. Aussi fit-elle des prodiges de valeur dans les diverses actions où elle se trouva. Après la victoire, son vieux père l'embrassa en pleurant de joie, l'appela son héros, et lui demanda, avec instance, ce qu'il pourrait faire pour la récompenser de tant de bravoure. Hélas ! le moment était venu, où l'héroïne devait

payer le tribut à sa véritable constitution. Elle n'avait qu'un seul bien à desirer ; elle n'éprouvait plus qu'une seule passion, et cette passion était.... l'amour ! Adèle adorait un jeune colonel qui servait sous les drapeaux de son père, et elle en était payée de retour. Mersan, c'était le nom du jeune homme, avait les goûts un peu romanesques. La bizarrerie de l'éducation et des travaux de mademoiselle de St.-Pry, l'avaient enchanté. Il brûlait de l'obtenir pour femme, et ces deux amans n'attendaient que la fin de la campagne pour demander au maréchal son consentement. Le maréchal fut bien étonné, quand Adèle lui fit l'aveu de sa faiblesse : il ne put la concevoir dans une héroïne de son espèce, et il lui sembla que toute son estime, pour une aussi grande guerrière, s'évanouissait.... Cependant, il sentit que rien n'était plus naturel que la demande de sa fille ; il fut

convaincu que le cœur et le sexe ne perdent jamais leurs droits, et il consentit à l'hymen d'Adèle avec le comte de Mersan.

Le comte, aussi extravagant que son beau-père, ne voulut pas que son épouse quittât les habits d'homme. Au contraire, il fut ravi de pouvoir voyager avec elle sans éprouver l'embarras ni les inconvéniens de promener par-tout une femme. Ainsi, comme deux amis, ces époux virent successivement tous les empires de l'Europe, toujours à cheval et aussi aguerris l'un que l'autre à la fatigue comme aux mauvais chemins. Ils revinrent à Paris assez à tems pour fermer les yeux à leur vieux père, le maréchal St.-Pry, dont l'âge et les infirmités avaient enfin marqué l'heure dernière. Avant d'expirer, le maréchal remit à sa fille un testament dans lequel il lui recommandait son fils Jules, et lui ordonnait de servir de mère à cet enfant. Une autre lettre,

qui devait être lue par la suite à Jules, lui enjoignait de respecter sa sœur, de lui obéir en tout point, et de la regarder comme l'image sur la terre de l'auteur de ses jours. Toutes les dispositions du vieux maréchal étaient prises pour que ses deux enfans fussent heureux, et partagés également des dons de la fortune : il avait rempli sa longue carrière avec honneur, il la termina sans regret. Madame de Mersan lui donna long-tems des larmes, et un nouveau malheur vint bientôt ajouter à ses chagrins.

Le comte de Mersan, son époux, mourut au bout de deux ans, d'une maladie de poitrine, et la sensible Adèle, qui chérissait ce bon mari, jura de ne plus s'engager dans les liens de l'hyménée. Elle consacra tous ses soins à l'éducation de son frère, et ce jeune homme avait vingt-cinq ans, lorsqu'elle obtint pour lui le grade de colonel.

Il est inutile de répéter à nos lecteurs que madame de Mersan ne quittait jamais l'habit militaire, et que, ne voulant pas qu'on lui donnât ses noms de fille ni de veuve, elle se faisait appeler tout uniment Jules, du nom de son frère. Cette remarque est très-nécessaire pour l'intelligence des événemens qui vont se passer.

Madame de Mersan avait le caractère le plus doux et le plus aimable ; la gaîté la plus folle en était sur-tout la base : elle chérissait son frère et en était tendrement aimée. De son côté, le colonel n'avait pas eu besoin de l'ordre de son père pour adorer et respecter sa sœur ; et, comme elle avait treize ans de plus que lui ; comme elle approchait de la quarantaine, il était naturel qu'elle eût sur lui du poids et de l'autorité ; mais elle n'en abusait pas ; elle regardait et traitait son frère comme un excellent ami : le jeune homme était

libre d'aller, de venir, et même de voyager; elle ne s'informait nullement de ses actions, persuadé, d'après la connaissance qu'elle avait de sa probité, de sa délicatesse, qu'il ne pouvait se conduire d'une manière indigne de son nom et de sa famille. Ainsi, madame de Mersan et le colonel passaient ensemble la vie la plus agréable, embellie par la touchante amitié et la plus douce confiance. De tems en tems le colonel faisait des voyages pour son régiment, et son absence était un véritable deuil pour sa sœur; mais il revenait, on s'embrassait, et le bonheur renaissait dans la maison de madame de Mersan.

Des affaires de famille appelèrent un jour cette bonne sœur à Strasbourg. Il était question d'y recueillir un héritage considérable; et, comme elle se mêlait de la finance, comme elle régissait, avec sa fortune, la part de bien qui était échue à

son frère par le testament du maréchal, il était indispensable qu'elle s'y rendît elle-même munie de la procuration du colonel. Madame de Mersan part donc en poste, et arrive à Strasbourg, où elle est obligée de rester plus de tems qu'elle ne le pensait. C'est dans cette ville qu'elle est attendue par l'événement le plus extraordinaire, et qui doit long-tems occuper, amuser sa folie et piquer sa curiosité.

Madame de Mersan, quoique toujours en homme, se faisait connaître aux gens à qui elle avait affaire à Strasbourg sous ses véritables noms ; mais, excepté pour les actes notariés et hors des cabinets des gens de loi, elle redevenait Jules pour tout le monde, même pour ses domestiques, qui avaient l'ordre de ne la désigner par-tout que sous le nom du colonel Jules.

Un jour elle alla à la comédie pour se distraire de l'ennui qu'une longue séance

chez un notaire lui avait fait éprouver le matin. En sortant du spectacle, son valet de chambre, qui la précède, crie à la porte : La voiture de monsieur le colonel Jules ?

Le colonel Jules ! s'écrie une femme cachée par un grand voile.... Vous êtes le colonel.... Oui, c'est lui, c'est bien lui !....

L'inconnue perd soudain connaissance dans les bras de ceux qui l'accompagnent; et madame de Mersan, sans faire attention à cette pâmoison à laquelle elle ne comprend rien, monte dans sa voiture et rentre chez elle.

Quelques jours après, elle reçoit cet étonnant billet :

« Je vous ai revu enfin, ingrat ! je vous » ai revu !... J'ai pensé mourir de honte, » de douleur à votre aspect, et vous m'a- » vez quittée sans daigner me secourir, » m'adresser le plus petit mot de conso-

» lation !.... Perfide !.... parjure !...
» monstre indigne du jour !.... corrup-
» teur de l'innocence !.... oseras-tu te
» rendre ce soir, à dix heures précises,
» derrière les murs de l'Arsenal? Là, tu
» trouveras une personne affligée, outra-
» gée, et qui te demandera compte de
» ton odieuse conduite ! Tremble, si tu as
» le courage de t'exposer à son juste res-
» sentiment !... Prompte réparation, ou
» ta vie ! voilà ce qu'on exigera de toi ! »

Point de signature.

Madame de Mersan relit ce billet, qui lui semble contenir un cartel dans toutes les formes. Mais qui peut le lui proposer? qui peut lui adresser un pareil torrent d'injures ? On l'appelle perfide, parjure, corrupteur de l'innocence : elle !... Cela est fort. Sans doute on la prend pour un autre ; mais elle aime les aventures. Celle-ci est d'un genre à piquer sa curiosité ; ce n'est pas d'ailleurs le premier

duel qu'on lui ait proposé et qu'elle ait accepté. Tom, dit-elle à un domestique anglais qui la servait avec zèle et fidélité, Tom, charge mes pistolets, et tiens-toi prêt à m'accompagner ce soir? — Vos pistolets! Est-ce que madame va se battre? — Oui, Tom, oui, je vais me battre; j'ai une affaire d'honneur, il faut que je m'en tire avec éclat. Tiens, lis. — (*Après avoir lu le billet.*) Ah, grand Dieu!... Mais c'est un guet-à-pens, cela; ils seront peut-être plusieurs pour assassiner madame. — M'assassiner! eh que leur ai-je fait? qu'ai-je fait à personne? C'est une erreur, on me prend pour un autre; mais tu sens bien que le colonel Jules ne peut pas manquer à un pareil rendez-vous. — Et madame se battrait? — Comme un diable! Ne m'as-tu pas vue dans l'action? — Certainement, mais c'était à l'armée, en présence des ennemis. Ici, vous ne connaissez pas ceux

qui vous attaquent ; qu'ils se trompent ou qu'ils aient raison, ils peuvent être en force, et je crains.... — Enfant que tu es ! est-ce qu'on assassine comme cela les gens ? et me crois-tu capable de fuir devant un escadron ? — N'importe, madame, madame me fait trembler. — Tu ne m'accompagneras donc pas ? — Pardonnez-moi ; ce n'est pas pour moi que je tremble, oh ! je vous suivrais jusqu'à la mort : ma bonne maîtresse sait bien que ma vie lui est dévouée. — Eh bien, laisse-moi donc courir cette aventure, elle me fait rire d'avance ; et ce sera un trait de plus à ajouter à mes folies de garçon.

Tom prépara tout ce qui était nécessaire ; et le soir, à l'heure convenue, il accompagna sa maîtresse au lieu du rendez-vous. Madame de Mersan, armée de pied en cap, attendit long-tems son adversaire, sans voir personne paraître. A

la fin, une vieille femme s'approcha d'elle, et l'examinant avec attention au clair de la lune, elle s'écria : C'est bien lui, ce n'est que trop notre infidèle. —Que dites-vous, ma bonne, lui demande notre héroïne ? est-ce vous qu'on envoie pour me combattre ? est-ce une plaisanterie, une mistification qu'on me joue ? — Monsieur, monsieur ! . . . . ma pauvre maîtresse ! elle est dans un état ! elle n'a pas pu venir.... La fièvre, la mort, tout attaque à-la-fois ses faibles organes sur son lit de douleur, et c'est vous qui causez ses maux ! — Moi, moi ! — Vous, vous ! Il feint de ne pas savoir !... — Comment se nomme votre maîtresse ? —Plaisantez-vous, de me demander son nom ? ne vous rappelez-vous plus celle que vous avez plongée dans un abîme de douleur, il y aura quatre ans vienne la Saint-Joseph ? Avez-vous oublié cette femme trop confiante, que l'amour, la tendresse.... —

Quel galimathias me faites-vous là, la vieille ? Mais regardez-moi donc ; est-ce bien moi à qui vous en voulez ? — Si c'est vous !... Il le demande !... Voilà ces traits si doux ! ces yeux bleus si expressifs, ce sourire enchanteur, ce son de voix si tendre.... Ah, ma pauvre maîtresse !.... — Au fait ; où en voulez-vous venir ? pourquoi m'a-t-on mandée ici ? pour me battre, n'est-ce pas ? — Se battre ! ah ! le petit monstre ! il aurait donc eu la barbarie d'égorger sa victime ? — Qui vous parle d'égorger ? Un brave militaire défend sa vie et n'égorge personne. — Un brave militaire ! Un brave militaire devrait aussi être un honnête homme. — Plaît-il ? — Il ne devrait pas suborner l'innocence. — Comment ? — L'abandonner, la trahir de la manière la plus indigne. — Vous m'insultez ! — Je vous dis vos vérités ; pourquoi vous y êtes-vous exposé ? — Qui comprendrait cette

énigme ! — Venez avec moi ; venez consoler celle que vous avez livrée pour jamais au deuil, à l'affliction ! — Moi, que je vous suive ? — Il n'est que ce moyen de réparer vos torts. — Ha ça, tous ces discours commencent à m'impatienter. Si tu ne m'expliques tout cela, vieille maudite, je vais te frotter les oreilles d'importance ! — Ah, Jésus Maria ! quel petit lutin ! il faut le fuir.... Ma pauvre maîtresse ! elle n'a donc plus qu'à renoncer au bonheur !

La vieille femme, effrayée de la menace de notre héroïne, se sauve à toutes jambes, et disparaît, au grand étonnement de madame de Mersan et de Tom, qui restent là comme frappés de la foudre. Madame de Mersan ne pense que, longtems après son départ, qu'elle aurait dû la faire suivre pour savoir enfin à qui elle appartient, quelle est la folle qui prétend avoir éprouvé tant de malheurs ; mais il

n'est plus tems, il faut revenir sans avoir su même le nom de cette insensée.

Madame de Mersan rentre chez elle, et reste quelque jours sans qu'il se passe rien de nouveau qui soit relatif à cet événement. Ses affaires de famille se trouvant arrangées, elle fixe le moment de son départ de Strasbourg, et fait tous ses préparatifs en conséquence. Au moment même de monter en voiture, une femme, domestique de la maison qu'elle habitait, lui remet un paquet, en lui disant : Voilà ce que, ce matin, on a apporté pour vous.

Madame de Mersan décachète le paquet, et trouve des billets de caisse accompagnés de ce peu de mots :

« Vous me fuyez, barbare, et moi je » pense encore à vous ! Comme je sais » que vos finances n'ont jamais été en » très-bon état, je vous offre ce fruit de » mes épargnes, six mille francs ; c'est

» tout ce que je peux faire. Allez, et » puissiez-vous un jour donner un sou- » pir, une seule larme au sort funeste » de l'infortunée que vous dédaignez et » qui vous adorera jusqu'au tombeau ! »

Madame de Mersan ne doute pas que ce cadeau ne vienne de la folle qui se plaît à l'intriguer ; mais comment le lui faire remettre ? à qui s'adresser pour découvrir cette inconnue ? Elle emporte les billets de caisse, dans l'intention, on s'en doute bien, de les restituer à la prétendue bienfaitrice aussi-tôt qu'elle pourra la connaître.

Elle part avec ses gens, et Tom seul lui tient compagnie dans sa voiture.

Il ne lui arriva rien d'extraordinaire jusqu'à Nancy ; mais à quelques lieues de cette ville, entre Toul et Laye, une roue de sa voiture s'étant brisée, elle fut forcée d'entrer dans une méchante auberge, et d'y attendre que le dégât fût

réparé. Une petite fille lui remit un troisième billet de la plaintive inconnue.

« Tu vas à Paris, tu m'abandonnes, » et moi je ne puis me séparer de toi ! » Je te suis, je te suivrai jusqu'aux enfers ! Tu me verras bientôt, parjure, et » tu trembleras!... Apprends que dans peu » de jours, j'effacerai les noms, les titres » qui me valent ton mépris. Je me rendrai digne de toi, et si tu te refuses » alors à me reconnaître, monstre ! tu » éprouveras tout le poids de mon juste » ressentiment ! »

Allons, s'écrie madame de Mersan, il est dit que j'ai une furie acharnée à mes pas, et qui ne veut plus me quitter à présent ! Qu'elle ose se présenter ! les lois me feront bientôt justice d'une pareille persécution. Tom, as-tu jamais rien vu de pareil ? — Cela est étrange en effet ; il faut la faire arrêter, si elle a le malheur de s'offrir à vos regards. — C'est bien

mon

mon intention. On saura alors quels rapports j'ai pu avoir avec cette insensée.

Il fallut deux jours pour réparer la voiture, et madame de Mersan se remit en route. Quelle fut sa surprise, à mesure qu'elle avançait dans son voyage, de voir que d'auberge en auberge quelqu'un, qui la précédait, payait sa dépense! Aussi-tôt qu'elle entrait, on lui disait : Monsieur le colonel peut demander tout ce dont il a besoin, nous sommes payés pour le servir, et très généreusement même.

Madame de Mersan s'informait; tantôt c'était un homme qui la devançait ainsi à cheval, tantôt c'était une femme âgée; le plus souvent, une femme d'une trentaine d'années, très-belle, mais toujours dans les larmes, disait-on, s'acquittait de ce soin, en disant à chaque aubergiste : Il va venir chez vous un colonel de telle et telle figure (elle le désignait); c'est mon mari, je veux qu'il

soit bien servi, et voilà telle somme que je vous prie d'employer à sa dépense, sans lui dire que cela vient d'une épouse qu'il abandonne, hélas! bien cruellement.

Ainsi, au grand déplaisir de notre héroïne, elle était défrayée par-tout: elle avait beau faire voler sa voiture, payer doubles et triples guides aux postillons, elle ne pouvait rejoindre la femme trop généreuse qui prenait tant de soins d'un *époux ingrat*. Cette nouvelle aventure contrariait beaucoup madame de Mersan, qui, par prudence et dans le dessein d'une juste restitution, prenait note par-tout des frais que l'inconnue faisait pour elle.

A Vitry-le-Français, une fille d'auberge, qui lui apprenait ce que tous les autres aubergistes lui avaient déjà répété jusqu'à satiété sur la route, demanda à lui parler en particulier. Monsieur, lui dit cette fille bavarde quand elle fut seule

avec madame de Mersan, monsieur paraît étonné de ce que cette belle dame a payé pour lui; il n'y a rien là-dedans d'extraordinaire : elle m'a tout conté, à moi; je sais tout, et je ne vois, dans sa conduite, rien que de très-naturel. —Ah! vous savez tout, ma petite? Eh bien, vous m'obligerez de me mettre dans la confidence; car vous êtes plus instruite que moi. — Allons donc, monsieur veut rire : cette dame.... Ah! comme elle est belle et bien mise! Des diamans gros comme cela, au col, aux oreilles! — Eh bien? —Monsieur sait bien que c'est son épouse. — Mon épouse? Oui, elle le dit, quoique cela me paraisse bien impossible. — Impossible! point du tout, c'est votre épouse, vous dis-je; et monsieur est père d'un petit enfant qui est joli!... — Comment donc! j'ai un enfant? Voilà du nouveau. — Ah, l'aimable petit garçon! Pas encore trois ans; mais gentil à cro-

quer. — Oui ! est-il gentil ? — Il vous ressemble, en vérité ; c'est tout le portrait de son père. — De son père ! cela se peut ; mais quant à mes traits.... — Ce sont les vôtres.... charmans ! — Fort bien ; et mon fils dit-il aussi que je suis son père ? — A tout moment ; il vous nomme sans cesse, et sa mère lui a appris cette petite phrase, qu'il vous dira sans doute à votre retour à Paris : *Ingrat Jules ! pourquoi repousses-tu les caresses de ton enfant ?* Il dit ces mots avec une expression, en ouvrant ses petits bras, en tournant sa jolie tête, et un accent, ah ! qui fait verser des larmes, qui va jusqu'au cœur. — Voilà ce que me dira mon fils à mon retour à Paris ? — A votre retour à Paris. Et sa pauvre mère, comme elle pleure ! Elle quitte son état. — Bon ! et quel état ? — Elle ne me l'a pas dit ; mais elle m'a confié que c'était son état seul qui vous éloignait d'elle, et qu'elle

ne s'offrirait à vos regards que lorsqu'elle y aurait renoncé tout-à-fait. — A son état ? Oui, je me doute qu'elle fait un fort joli métier, ma très-chère femme ; mais il ne réussira pas auprès de moi, qu'elle en change ou non. — Ah, monsieur ! comment résisteriez-vous à ses larmes ? à ce reproche si touchant de votre petit garçon, quand il vous dira : *Ingrat Jules ! pourquoi....* — Allons, c'est bon.... je verrai ce que je lui répondrai. Elle ne vous a pas appris autre chose ? — Non, monsieur ; mais c'est bien assez, je crois ! Une pauvre femme trompée par un séducteur, et mère encore avec cela !... Généreuse, ah ! Elle m'a donné un écu, à moi, pour que j'aie bien soin de vous.... Et vous l'abandonnez ! c'est affreux ! c'est indigne ! les larmes m'en viennent aux yeux !.... (*Elle pleure.*) — C'est assez, ma bonne : modérez les éclats de votre sensibilité ; elle

me lasse, à la fin. — Allez, monsieur, vous ne méritez pas une épouse et un fils aussi intéressans.

Le maître et la maîtresse surviennent; ils demandent à Nanon pourquoi elle pleure : C'est ce monsieur, leur répond-elle, qui abandonne indignement cette dame si aimable de tantôt!

L'aubergiste et sa femme approuvent la douleur de Nanon; ils font même des reproches à madame de Mersan sur sa conduite, et notre héroïne se voit presque sur le point de leur révéler son véritable sexe, pour détruire l'erreur et calmer les sanglots de toute la maison; mais sa position lui paraît neuve, plaisante, et elle finit par en rire avec son fidèle Tom.

Elle quitte cette auberge.

A Châlons-sur-Marne, elle croit avoir trouvé un moyen de se délivrer de tant d'importunités, et de découvrir la vérité sur cette étrange aventure. Elle ordonne,

en conséquence à Tom de prendre un excellent cheval, et de courir à franc-étrier, de manière à devancer l'inconnue et à la surprendre dans quelque auberge où elle descendrait suivant son usage, pour défrayer son prétendu mari. Tom exécute cet ordre, et part. Madame de Mersan ne s'aperçoit pas jusqu'à Meaux de l'effet de cet expédient, ni de l'adresse de son domestique ; car elle est encore défrayée par l'étrangère ; mais à Meaux, elle retrouve Tom qui l'attend, et lui crie, aussi-tôt qu'il la voit paraître : Je l'ai vue, madame, oh ! vue comme je vous vois. C'est une belle femme, ma foi, qui voyage en poste comme nous, avec une vieille gouvernante, la même qui se trouva au rendez-vous de l'Arsenal de Strasbourg, et un domestique qui a bonne mine. Votre *épouse*, madame, est très-bien, je vous l'assure, et votre enfant charmant, ainsi que nous l'a dit Nanon.

— Après ? lui as-tu parlé ? — Certainement que je lui ai parlé. Elle entrait ici en même tems que moi. Je me suis douté, à sa tournure et à ses larmes (car elle pleure sans cesse ; on avait bien raison de nous le dire) je me suis douté que c'était elle. Madame, lui ai-je dit, mon maître (je lui ai dit *mon maître* ainsi que vous me l'aviez ordonné) mon maître donc vous prie de l'attendre ici, afin qu'il puisse savoir de vous les motifs de l'étrange persécution que vous lui faites éprouver. — Ton maître, s'est-elle écriée ! n'est-ce pas ce perfide, ce parjure de colonel Jules ! Il me fait bien du mal ; ah ! combien il me fait de mal ! — Mais en quoi, madame ? il n'a pas l'honneur de vous connaître. — Il ne me connaît pas ! il ose le dire, le soutenir ! Ah, malheureuse ! à quel homme t'es-tu engagée ! — Mais en effet, c'est à un homme d'une espèce toute particulière. — Tu me plains,

toi-même qui lui es attaché ; je vois bien que tu sais apprécier son odieux caractère, et que tu as pitié des maux qu'il me fait souffrir. — Madame m'a très-mal entendu ; ce n'est pas là ce que j'ai voulu dire.... Si madame nous disait au moins son nom ? — Mon nom ! Le barbare feindrait-il encore de l'ignorer ? Mais cela ne se peut. Il ne peut avoir oublié l'infortunée.... J'allais le prononcer, ce nom qui lui déplaît, qui cause ses mépris, tous mes malheurs.... Qu'il expire sur mes lèvres ; que jamais il ne frappe son oreille ! Ce n'est que lorsque j'en aurai changé, que je m'offrirai à ses regards ; je lui dirai alors : Jules, mon cher Jules ! je ne suis plus celle que tu dédaignais, qui faisait rougir ton front ; je suis maintenant digne de ta main, et je l'obtiendrai. — Sa main ? — Oui, la main de l'être ingrat qui t'envoie. — Oh ! cela est un peu fort, par exemple. — Les tribunaux, s'il le

faut, retentiront de mes plaintes. — Plus fort encore. — Et un jugement juste me donnera pour époux celui qui m'a séduite. — De plus fort en plus fort. — Tu le verras. — Je vous jure que je ne verrai pas cela. — T'a-t-il ordonné de le remplacer ici ; de m'insulter? —Madame, je vous demande pardon.... — C'est bien assez des mépris du maître, et je ne souffrirai pas l'ironie indiscrète du valet. — Madame, j'ai tort. — Au fait ? Il desire me voir ? eh bien, il me verra ! non ici, mais à Paris, quand j'aurai recouvré ma liberté, mes droits. Je lui présenterai son fils, son malheureux fils que voilà, et il l'attendrira. — Son fils? Oui, qui lui dira : *Ingrat Jules ! pourquoi repousses-tu les caresses de ton enfant ?* N'est-ce pas, madame ? — Il n'importe : le langage, les douces caresses de l'innocence, tout l'attendrira. Pourra-t-il ne pas s'attendrir, à la vue de son portrait vivant? car,

regarde, ne sont-ce pas là tous les traits de ton maître?

« En effet, madame, cet enfant vous ressemble comme si vous en étiez la mère. L'inconnue n'a pas tort; ce sont vos yeux, votre bouche, c'est toute votre figure; et si je ne savais, moi, ma bonne maîtresse, l'impossibilité qu'il y a que vous soyez son père; si j'étais un tribunal, je vous condamnerais sur cette seule ressemblance! »

Madame de Mersan ne put s'empêcher de sourire de la réflexion du bon Tom. Elle lui demanda comment il avait quitté l'inconnue : C'est elle qui m'a quitté la première, lui répondit Tom; elle est remontée dans sa voiture, en versant des torrens de larmes, à moitié évanouie, mais pas assez privée de ses forces ni de sa raison, ou de sa folie, pour ne pas débiter encore un torrent d'injures contre vous. Voilà quelle a été mon entrevue

avec cette insensée, qui, je le répète, est fort bien, d'une taille très-avantageuse, et de la plus belle figure que j'aie jamais vue. — Mais il te fallait interroger ses domestiques, tâcher d'apprendre.... — Elle ne m'en a pas laissé le tems, je vous dis; elle est repartie comme un éclair: pour cette fois cependant elle n'a pas payé notre dépense; ainsi vous pouvez arrêter ici le registre de ses avances. — Quelle folle est-ce là! Enfin je la verrai peut-être un jour; mais je t'assure, mon cher Tom, que cette aventure m'intrigue beaucoup, et que, malgré la gaîté de mon caractère, qui m'a porté jusqu'à présent à m'en amuser, je suis très-décidée, dès notre première entrevue, à lui confier mon sexe, à lui prouver ainsi l'étendue de ses torts et le dérangement de sa cervelle. A qui en veut-elle? Elle me connaît seulement sous le nom du colonel Jules.... Jules est le nom de mon frère...

Serait-ce mon frère, qu'elle poursuivrait ainsi dans ma personne? J'ai été vingt fois sur le point de le croire. Mon cher Saint-Pry aura fait quelque tendre folie avec cette extravagante, qui, trompée par la ressemblance de nom, me prend pour lui, et veut absolument que je sois son séducteur. — Si cela était, madame, elle aurait été bientôt désabusée ; car sa femme de chambre, qui le connaît bien, ce séducteur, vous a vue et vous a reconnue. — Bon ! elle aura mal vu. — Et cet enfant, qui vous ressemble à un point !... pouvez-vous nier que ce soit le vôtre ? — Tu badines, Tom.... cet enfant me ressemble.... Eh bien, j'ai moi-même assez de ressemblance avec mon frère ; il ne serait pas étonnant, s'il était son père.... — Il est vrai que tous les jours on ressemble à son oncle, à sa tante. — Je découvrirai cela, et si c'est monsieur mon frère qui m'attire toutes ces importunités,

je l'en ferai repentir; je te jure que je l'en ferai repentir.

Madame de Mersan était réellement piquée, et même profondément affligée. Elle voyait dans cet événement une victime de la séduction, à qui l'abandon d'un ingrat avait tourné l'esprit, et dont les extravagances étaient dignes de la pitié des êtres compatissans; elle pensait à un pauvre petit enfant qui n'avait pas demandé la naissance, et qui ne pouvait presser un père sur son jeune cœur. Elle plaignait donc sincèrement l'inconnue, et se promettait bien de tirer la vérité de son frère qu'elle soupçonnait être l'auteur de tout cela. Ce fut dans ces dispositions qu'elle arriva à Paris.

Le colonel Saint-Pry la revit avec la plus grande joie: elle avait réussi dans ses négociations; l'héritage qu'elle avait été chercher à Strasbourg, elle l'apportait en entier, et en remettait la moitié

à son frère, qui avait à cette fortune le même droit qu'elle. C'était pour St.-Pry une douce habitude d'être comblé de bienfaits, d'égards et de petits soins par cette tendre sœur; il l'adorait, la respectait et la craignait même comme une femme qui avait plus d'âge, de caractère et de principes que lui.

Quand madame de Mersan eut terminé les détails d'intérêt, elle se mit à lui raconter son aventure de Strasbourg, et par suite toutes celles qui lui étaient arrivées sur la route. Elle observait avec attention Saint-Pry pendant son récit.... Elle remarqua que d'abord il rougit, pâlit et parut un peu décontenancé; mais bientôt il se remit au point même de rire aux larmes de cette rencontre, et d'en plaisanter sa sœur comme un homme qui n'y aurait aucune part directe. Madame de Mersan, qui avait de la finesse et du tact, crut, dans le commencement, avoir

deviné juste sur le compte de son frère ; mais en voyant sa tranquillité, sa gaîté même dans la suite de la conversation, elle fut déroutée et ne put concevoir qu'un homme qui aurait de pareils torts à se reprocher, pût entendre de sang-froid les regrets douloureux et les actes de folie de sa victime. Elle prit alors un ton très-sérieux, et parla ainsi à son frère : A présent, mon ami, que je t'ai raconté ce bizarre événement, il faut que tu me donnes le mot de l'énigme ; il faut que tu m'apprennes... — Quoi, ma sœur ! je ne sais rien. — Ta précipitation à me répondre me prouve que tu sais tout. — Tout ! qu'entends-tu par-là ? — J'entends, et tu dois le comprendre, que dans ceci on m'a prise pour toi ; que tu connais parfaitement l'insensée ; que son séducteur, le père de son enfant, n'est autre que mon très-cher frère. — Quel soupçon !... sur quoi est-il fondé ? En vérité,

madame, je ne croyais pas l'avoir mérité. — Tu te troubles. — Mais point du tout.... Il est certain que la jolie conduite que ma sœur me suppose.... que le doute injurieux qu'elle forme sur mes mœurs, sur ma délicatesse... tout cela est bien fait pour m'affliger !... — Tu me soutiendras, Saint-Pry, que, dans ton dernier voyage... — Où? à Strasbourg? Je n'ai jamais été jusque-là ; je ne connais nullement cette ville. — Mais dans une autre.... La folle en question paraît aimer les voyages, et se plaît à changer de lieu. Tu l'auras connue dans une ville quelconque.... Mon frère aura abusé de la faiblesse d'une femme, et il me cache cela ! Ah! Saint-Pry, jusqu'à-présent ton cœur et le mien avaient pensé ensemble ; ils n'avaient point de secrets l'un pour l'autre, et tu en as un !... C'est à moi que tu le cèles ! à moi que tu connais exempte de préjugés, toujours prête

à t'excuser, incapable de te retirer ma tendresse pour un égarement de jeune homme que ton âge et ton sexe... — Ma sœur, je n'entends rien à ces reproches... J'ignore... absolument... quelle est cette femme dont tu me parles ; et si par hasard tu ressembles à celui qui l'a trompée, si ton habit d'homme, tes habitudes, tout a pu faire illusion à cette étrangère, faut-il que tu me soupçonnes, que tu me parles avec une sévérité que tu n'avais pas encore employée envers moi ? Ma sœur, ton frère est bien malheureux si tu lui rends si peu de justice. — Ce n'est donc pas toi, mon ami, que cette femme poursuit ? Dis-moi non, et je te croirai ? —Pourquoi... me... poursuivrait-elle ? en a-t-elle le droit ? — Elle est mère ! —Eh bien, si elle a... eu... la faiblesse de céder à quelqu'un, qu'elle renferme ses regrets, sa honte et sa douleur dans le silence du remords. — Du remords ! que

vous êtes injustes, messieurs ! Selon vous, les fautes que commet notre pauvre sexe, sont pour lui ; lui seul doit en porter la peine ; et quand vous les causez, vous, quand vous le faites tomber dans le piége, vous vous en lavez les mains ; c'est à lui de souffrir, et vous ne lui donnez pas même la triste consolation de le plaindre. Ah ! faibles têtes que nous sommes, pourquoi donc nous laissons-nous subjuguer par un vainqueur orgueilleux qui se rit de nos larmes, et nous fait encore un crime de son triomphe ! Monsieur ! je n'ai pas votre sang-froid ni votre sécheresse, moi ! Je plains bien les malheureuses victimes de la séduction. — Oui... quand il y a vraiment séduction... Mais quand une femme vole elle-même au-devant de l'erreur, quand elle provoque le vainqueur orgueilleux dont tu parles... je ne sais si ton inconnue est dans ce cas ; mais il y a bien de ces pauvres victimes

à qui l'on pourrait adresser ce reproche. Au surplus, ma bonne sœur, tu n'exigeais qu'une explication, n'est-ce pas ? Je te l'ai donnée ; elle doit te satisfaire : terminons cet entretien qui, j'étais loin de le prévoir, a tourné en soupçons contre moi, en froideurs, en sermons, et qui a manqué me faire perdre le cœur d'une sœur tendrement chérie. Tu es bien persuadée, n'est-ce pas, que je ne suis... pour rien... dans cette aventure ? — Oui... je voudrais en être convaincue. — Eh bien ! la suite achevera de te convaincre, j'ose le croire... ou du moins j'espère que ma sœur ne me fera plus la guerre sur ce fait, sans de fortes, de véritables preuves.

Le colonel Saint-Pry fit à sa sœur les caresses qu'il était dans l'usage de lui adresser quand il voulait la gagner sur quelque chose. Il minauda, l'embrassa, et la bonne madame de Mersan, séduite

par tant de cajoleries, en vint à le prier de l'engager à l'excuser des soupçons qu'elle avait formés sur lui.

Quelques jours s'écoulèrent sans qu'il arrivât rien de nouveau. Seulement, un soir que madame de Mersan et son frère se promenaient ensemble aux Tuileries, où il y avait un monde considérable, un officier du régiment de Saint-Pry les salua avec respect et passa outre ; soudain une femme très-belle et très-bien mise aborde cet officier, et lui dit, assez haut pour être entendue, et de l'air le plus troublé : Monsieur, pardon ; n'est-ce pas le colonel Jules de Saint-Pry que vous venez de saluer là ? dans l'obscurité, je n'ai pas bien vu... — C'est lui-même, madame. — Mille remerciemens.

Et la dame s'éloigne et se perd dans la foule. Madame de Mersan remarque que son frère, qui lui donne le bras, semble trembler de tout son corps. Ce trou-

ble subit et le portrait que Tom lui a fait de l'étrangère, lui font soupçonner soudain que c'est elle-même qui vient de questionner l'officier. Qu'as-tu donc, mon ami, dit-elle à Saint-Pry? on dirait que tes genoux chancèlent. — Moi? point du tout (*il se remet*). — La voix de cette femme ne t'est point inconnue? — De... quelle femme? — Mais... de celle qui vient de parler au chevalier Dervil? — Je n'ai pas fait attention... — J'ai dans l'idée, moi, que cette femme est justement celle qui veut à toute force que je sois son mari! — (*il feint de sourire*). Bon! l'aurais-tu reconnue? — Eh, comment l'aurais-je pu reconnaître? Je ne l'ai vue que cachée d'un grand voile. — Ha! c'est vrai: qui peut donc alors te donner ce soupçon? — Je ne sais, un pressentiment, le portrait qu'on m'en a fait; et puis ton trouble... — Voilà que je me suis troublé, n'est-ce pas? Allons-

nous revenir sur la conversation de l'autre fois ? En vérité, ma sœur, jamais je ne t'ai vue me persécuter d'une manière aussi cruelle ! — N'en parlons plus, mon frère. — N'en parlons plus, ma sœur.

Et ils se promenèrent tout le reste de la soirée, sans s'adresser une seule parole ; mais réfléchissant, et livrés séparément à des sentimens bien différens, qui néanmoins avaient le même objet.

A la collation du soir, Saint-Pry prévint sa sœur que le lendemain il la quitterait, avant son réveil, pour un petit voyage de quelques jours, que nécessitaient les affaires de son régiment. Madame de Mersan lui souhaita le bonsoir, et rentra chez, elle où elle fut très-agitée toute la nuit, non de la faute dont elle était persuadée que son frère s'était rendu coupable envers l'étrangère, mais du mystère qu'il lui en faisait, de l'assurance qu'il mettait à soutenir son innocence,

ce qui lui faisait craindre que ce jeune homme, à qui elle n'avait cru toujours que des qualités, n'eût un cœur faux et corrompu. Il est bien dur pour une tendre sœur d'être détrompée aussi cruellement sur le compte d'un frère pour lequel elle aurait sacrifié sa vie ! Elle se promit, et ce fut le but de ses réflexions, d'employer tous les moyens pour découvrir l'innocence, lui faire sentir son erreur, et tirer d'elle des éclaircissemens qui servissent à justifier ou condamner le colonel.

Le lendemain matin, à peine le colonel Saint-Pry était-il parti, qu'un domestique étranger demanda à parler à monsieur Jules. Madame de Mersan, qui traversait une pièce au moment où ce domestique s'adressait à ses gens, s'approcha de lui : Quelle est, mon ami, lui dit-elle, la personne qui veut parler à monsieur Jules ? — C'est une dame qui

est

est à la porte là-bas dans sa voiture. — Est-ce bien à monsieur Jules ou au colonel Saint-Pry qu'elle a affaire? — Dame, elle m'a dit de demander monsieur Jules; et c'est bien vous, monsieur, qu'elle désire voir ; car j'ai l'honneur de vous connaître, ainsi que ma pauvre maîtresse. — Vous me connaissez? — Oh, très-bien.

Il vint tout de suite à l'idée de madame de Mersan que l'étrangère pourrait bien être la folle en question ; et, sans s'amuser à interroger le domestique, elle lui ordonna de faire monter sa maîtresse.

Bientôt le bruit d'une robe de soie bien ample, qui frotte le pallier de son appartement, l'avertit de l'arrivée de la dame, et elle voit entrer une femme d'une mise recherchée, d'une très-belle figure, et couverte de diamans. Cette dame se trouble en apercevant madame de Mersan, et l'on voit qu'elle est sur le point de per-

dre connaissance. Elle s'efforce cependant de rappeler sa fermeté, fait signe à son domestique de s'éloigner, et s'avance dans la pièce. Madame de Mersan, en cavalier galant, lui donne la main jusqu'à un siége, où elle a besoin de s'asseoir pour ne pas tomber en faiblesse. Sommes-nous seuls? demande l'inconnue d'une voix altérée. — Nous sommes seuls, madame; personne ne peut nous entendre : Qu'avez-vous à me dire? — Tu me le demandes, ingrat!

Elle tire un mouchoir et en cache sa figure; madame de Mersan reste frappée de cette exclamation. Tu me le demandes, continue la dame! ne me reconnais-tu pas? le malheur m'a-t-il changée au point que tu méconnaisses ta victime?

Madame de Mersan voit clairement que c'est l'étrangère de Strasbourg. Elle prend un ton très-sérieux, et lui dit de l'air le plus sévère : Avant tout, madame, veuil-

lez me regarder avec attention et abjurer votre erreur. A coup sûr, mes traits vous sont étrangers.

La dame la fixe et s'écrie : Etrangers ! peuvent-ils l'être pour moi ? et ne sont-ce pas là ces traits charmans, perfides, qui m'ont séduite, et qui cachent l'ame la plus noire ? — Quoi, sérieusement, madame, vous connaissez ma figure ? — Il me fait cette question, à moi ! à moi qu'il a déshonorée, perdue, tuée par l'excès du désespoir !... Je l'ai crue douce, cette figure céleste, je l'ai crue le vivant portrait d'une ame pure ! Je la regarde encore, je l'examine avec le même charme ; je m'abreuve de ces traits délicats. Ah ! pourquoi faut-il qu'ils cachent le cœur le plus faux, le plus méprisable !

Quel est l'excès de la surprise de madame de Mersan ! cette femme la regarde et la reconnaît, à ce qu'elle dit, pour être son séducteur !... Madame de Mersan

ne peut résister à son indignation : Ha ça, madame, dit-elle, si c'est un tour, si c'est une comédie que vous me jouez, il est tems qu'elle finisse, j'espère ! Vous vous êtes trouvée mal, en m'entendant nommer à Strasbourg : vous m'avez donné un rendez-vous auquel vous ne vous êtes pas trouvée : depuis vous m'avez écrit, devancée sur la route ; vous vous êtes livrée à mille extravagances ! jusqu'alors vous ne m'aviez pas vue, vous pouviez vous tromper sur le nom que j'ai pris, sur quelque ressemblance.... Mais aujourd'hui, je suis devant vos yeux, vous m'examinez avec attention, et vous osez soutenir que vous me connaissez, que je suis votre suborneur ? — Quel comble d'outrage ! ô ma raison, combien j'ai besoin de toi ! —Votre raison, madame ! j'ai besoin à mon tour de la croire aliénée, pour ne point accuser votre délicatesse de vouloir jouer et soutenir un pareil rôle.

— Perfide ! tu me l'avais bien dit, oui, tu m'en avais menacée, et tu ne tiens que trop cette funeste promesse ! — De quoi donc vous ai-je menacée, s'il vous plaît ? — De la conduite odieuse que tu tiens aujourd'hui ! La voilà expliquée, cette fatale prédiction ! Je suis méprisée, désavouée, injuriée par celui qui combla tous mes maux. O malheureuse Palmira !.... — Ah ! madame est Palmira ? — Je ne la suis plus, cette Palmira que des préjugés rendaient si vile à tes yeux. Je ne suis plus cette artiste chérie du public, dédaignée de toi seul. Tu m'as fait renoncer à mon état, aux arts, à ma famille, à mes amis, à tout ! et quand je fais pour toi tant de sacrifices, tu me repousses, tu me méconnais, tu me traites comme une aventurière qui prendrait un prétexte, jouerait un faux personnage pour s'introduire dans la maison d'un étranger ! L'es-tu pour moi, étranger ?

l'es-tu pour mon fils ? pour le tien ? Parle, réponds ; et ton cœur, s'il a la dureté de renoncer au titre d'époux, peut-il te faire oublier que tu es père ? n'entends-tu pas enfin le cri de la nature ?

Palmira verse des torrens de larmes ; elle est dans un violent chagrin ; et madame de Mersan qui en a pitié, ne peut plus ni l'accuser, ni lui faire de reproches ; elle se contente de lui dire : Femme trop malheureuse, votre douleur est vraie ; oui, elle n'est que trop vraie, cette vive douleur, il est impossible de la feindre à ce point ; mais, au nom du ciel, regardez-moi encore, regardez-moi donc ; et, en supposant qu'une ressemblance trop parfaite vous abuse au point de croire voir en moi votre séducteur, un peu d'attention vous prouvera qu'il est mille nuances entre un étranger et l'objet aimé, mille différences qui ne peuvent échapper aux yeux d'une amante.

— Toujours le même système de dénégation !... Tu ne peux m'en imposer ni m'échapper ; tu n'es que trop le perfide qui m'a trahie, et la voix secrète qui t'accuse au fond de ton cœur, t'inspire en même tems une pitié tardive pour ta victime, pitié insultante, et qui ne peut remplacer l'amour, l'amour éternel que tu m'avais juré ! (*elle se lève*). Allons au fait : Veux-tu reconnaître ton fils et me donner ta main ?

Madame de Mersan ne put retenir un nouveau sourire à cette proposition plaisante faite du ton le plus décidé : elle répondit à cette insensée : Je ne le puis, en vérité ; non, la compassion que votre état m'inspire ne peut me porter à cet acte impossible. — Impossible ! J'entends, et l'on ne m'a pas trompée, j'ai une rivale, et c'est pour elle que tu me refuses. — Vous n'avez pas de rivale, vous pouvez être aussi bien tranquille sur ce point. —

Encore un vil mensonge ! Mais tremble : les lois vont bientôt te forcer à réparer mon déshonneur. — Je vous jure que les lois ne me forceront à rien à cet égard. — Qui peut te donner cette assurance ? — Qui peut me la donner ? je vais vous le dire ; car il faut enfin rompre le silence : il y aurait de la cruauté à abuser plus long-tems de votre démence : un seul mot va vous rendre votre raison.... Je suis une femme !

Madame de Mersan s'attend que cet aveu va atterrer Palmira ; elle la regarde même avec la fermeté d'une personne qui vient d'en convaincre une autre ; mais elle reste bien étonnée, quand elle entend cette femme singulière lui répondre en souriant de l'air du mépris et de l'indignation : Je n'attendais plus que ce prétexte pour te vouer pour jamais une haine implacable ; oui, je savais que tu allais ajouter ce détour à tous ceux que tu as

employés déjà.... Il ne m'etonne point de ta part, tu m'en avais prévenue! Adieu, monstre; je n'ai plus qu'une ressource, et je vais l'employer. — Quoi! vous ne croyez pas? — Je suis furieuse! —Veuillez m'écouter? —Au désespoir.... Adieu pour jamais. — Si vous voulez m'entendre!... C'est mon frère sans doute qui...

Madame de Mersan ne peut continuer: Palmira a franchi déjà le seuil de l'appartement. Elle est dans la cour, dans sa voiture, et elle a disparu. Quel est la surprise de notre héroïne! on ne veut pas croire à son sexe; on l'accuse, on soutient qu'on la reconnaît: allons, c'est l'effet d'une imagination déréglée, ou plutôt c'est un tour qu'on lui joue, un rôle qu'on a calculé, étudié pour la tourmenter, l'embarrasser, ou lui tirer de l'argent: ce serait alors le comble de la friponnerie; mais cette affaire ne peut avoir de suites, et quand l'extravagante ou la

perfide Palmira invoquerait l'autorité des lois, un mot, le même que madame de Mersan a prononcé, suffirait pour terminer ce bizarre procès; elle n'a pas eu le tems de mettre son frère en-jeu, de savoir si c'est lui qui est le coupable : Palmira s'est retirée précipitamment, et notre héroïne est moins éclairée encore qu'avant sa visite. Il faut convenir qu'un pareil événement aurait troublé une tête plus forte encore que celle de madame de Mersan; aussi cette bonne sœur éprouva-t-elle un violent chagrin de cette aventure : elle attendit avec impatience le retour du colonel St.-Pry, qui revint enfin, et à qui elle fit part de ce nouvel incident. Tu vois, ma sœur, lui répondit-il du ton le plus calme, tu vois si tes soupçons étaient fondés ! Tu m'accusais, et c'est toi seule qu'on a reconnue ; on n'a pas même voulu croire à la vérité de ton sexe : c'est donc bien toi à qui l'on en veut ? —

Mais quel parti prendre pour me débarrasser de tant d'importunités ? — Je n'en sais rien ; c'est d'attendre tout du tems. — Mais cette folle qui ne m'a pas laissé le tems de lui parler des avances qu'elle a faites pour moi en route, de les lui restituer ! — Reprend-on les cadeaux qu'on a faits à l'objet de sa tendresse? —La plaisanterie, monsieur, est bien déplacée ici.... Mon cher frère, il faut que tu m'aides dans cette affaire délicate ; il faut que tu mettes tes gens en campagne, que tu me déterres absolument cette Palmira, qui, je le vois, était actrice de Strasbourg.... J'ai pourtant été une fois au spectacle, et je ne me rappelle nullement ses traits. Il faut qu'elle n'ait pas joué ce jour-là. Elle est, ou du moins elle dit qu'elle était artiste, cela veut dire comédienne, je crois, et elle suppose que c'est cet état qui lui a valu le mépris et les refus de son séducteur, si toutefois on a

pu séduire une pareille femme. Il faut la trouver à tout prix, et la réduire au silence par voie de police ou autrement. Je ne pourrais vivre long-tems dans un semblable embarras. Ah, Saint-Pry! si c'est à toi que je le dois, je t'en voudrai bien long-tems !....

Le colonel réfléchit un moment, et semble s'attendrir ; mais bientôt il se remet et promet à sa sœur de faire tous ses efforts pour calmer ses inquiétudes.

Au bout de quelques jours, madame de Mersan se trouvant seule chez elle, vit entr'ouvrir la porte de son appartement, et entrer un petit enfant beau comme l'amour, qui soudain se précipita à ses pieds, en lui présentant une lettre ouverte ; madame de Mersan saisit cette lettre, et y lut avec précipitation ce qui suit :

« Mon cher papa, je suis ton fils, ton » petit Jules; me reconnais-tu ? ma mère

» m'abandonne, elle me chasse, elle ne » veut plus me voir : elle dit qu'elle doit » tous ses maux à l'auteur de ma nais- » sance... C'est toi qui me l'as donnée : » voudrais-tu que j'en fusse seul puni ? » Chassé par une mère désolée, le serai- » je encore par un père injuste ? Ah ! de » grace, ne me repousse pas de ton sein, » le bon Dieu t'en récompensera ; car il » aime qu'on suive les lois de la nature ; » et les oiseaux n'abandonnent pas leurs » petits ! »

A peine a-t-elle fini de lire, que l'enfant lui crie, en tendant vers elle ses petites mains, et avec l'accent le plus touchant : Ah ! de grace, ne me repousse pas de ton sein ?

Cet enfant a trois ans tout-au-plus ; il est charmant ; il pleure, ce pauvre petit ! Madame de Mersan, attendrie jusqu'aux larmes, le prend dans ses bras : On te trompe, lui dit-elle sans penser que l'in-

nocent ne peut la comprendre, on abuse de ta crédulité, mon ami; je ne suis, je ne puis être ton père. Va, elle est plus barbare que celui qui t'a donné le jour, ta malheureuse mère! elle t'abandonne! mais non, cela n'est pas possible, et c'est encore un moyen qu'elle prend pour venir à bout de ses projets que je ne puis deviner... Sèche tes pleurs, petit ami, et réponds-moi si tu le peux : Qui t'a amené ici ?... L'enfant ne peut que lui répéter : ne me repousse pas de ton sein! — Oui, je vois qu'on t'a fort bien appris ta leçon; mais ne te serait-il pas possible de me comprendre? Où est ta maman ? — Elle pleure! — Où? — Elle a bien du chagrin. — Mais encore, est-elle là-bas, près d'ici ?

L'enfant se tait : madame de Mersan s'aperçoit que dans un âge aussi tendre, elle ne peut tirer de lui aucune explication; elle court appeler ses gens, et l'enfant la suit par-tout. Tom, Tom, s'écrie

madame de Mersan, qui a laissé entrer ici cet enfant? — Cet enfant? répond Tom, personne ne l'a vu: par où diable s'est-il glissé? — Il faut pourtant que quelqu'un l'ait conduit jusqu'à mon appartement. Voyez, courez dans les rues, interrogez le portier, tout le monde; et si vous trouvez la mère, engagez-la à monter chez moi, ou prévenez-moi seulement du lieu où je pourrai la trouver.

Tom sort, et madame de Mersan s'écrie: voilà un joli fardeau qu'on me laisse là, si l'on ne parvient pas à découvrir cette femme!

Elle veut encore interroger l'enfant, qui lui répète toutes les phrases de sentiment qu'on lui a apprises, et dont le but est toujours de prier madame de Mersan de ne pas l'abandonner. Non, je ne t'abandonnerai pas, lui répond notre héroïne émue; et d'ailleurs, celle qui t'a donné le jour sait bien que tu ne m'ap-

partiens en rien ; elle est mère, elle ne peut laisser long-tems son enfant chez une étrangère.

Tom revient : Personne, dit-il, n'a amené cet enfant. Il s'est présenté au portier ; il a demandé le colonel Jules, et le portier ne sachant si c'était madame ou monsieur de Saint-Pry que demandait ce joli enfant, l'a fait accompagner par sa petite fille jusqu'à la porte du salon.

Un moment après, le portier monte lui-même : Madame, dit-il à madame de Mersan, une vieille femme, qui me paraît être une domestique, vient de me demander si un enfant n'était pas venu tout-à-l'heure. Je lui ai répondu que cet enfant était en ce moment dans le salon, et elle s'est retirée sans que j'aie eu le tems de lui demander des explications. — Il fallait donc la faire suivre, s'écrie notre héroïne : En vérité, il semble que mes gens conspirent avec mes ennemis

pour me tourmenter. Retirez-vous, et s'il vient encore quelqu'un s'informer de cet enfant, faites-moi avertir sur-le-champ.

Que pouvait faire madame de Mersan? bonne, sensible, amie de l'enfance et du malheur, il lui était impossible de renvoyer le petit garçon qui se serait perdu, de le livrer même à des magistrats; elle le garda en attendant la suite de ce nouvel événement.

Le colonel Saint-Pry, qui revint quelques heures après, resta bien étonné en voyant l'enfant; il le caressa, l'embrassa avec sensibilité, et confirma sa sœur dans le projet de le garder à l'hôtel. Madame de Mersan remarqua que des larmes vinrent mouiller ses paupières, et qu'il parut s'appitoyer sur le sort de ce pauvre enfant abandonné. Il haussa même les épaules en se retirant et en disant : En vérité, cette Palmira est une grande folle!

Cependant le petit Jules contractait

l'habitude d'appeler madame de Mersan son papa. Madame de Mersan fit en vain mille efforts pour lui faire changer cette ridicule dénomination : prières, menaces, tout fut inutile, et l'enfant y persista au point que notre héroïne prit à son tour le parti de l'appeler son cher fils. Elle s'y attachait de jour en jour, et disait même souvent : Non, je ne le rendrai point à sa mère ; elle ferait son malheur, et moi, qui n'ai point d'enfans, je tromperai ainsi la nature en formant aux mœurs et pour la société un être aussi intéressant !

Le colonel Saint-Pry la raffermissait dans ces bonnes intentions, et il était visible qu'il vouait à l'enfant au moins autant de tendresse que sa sœur.

Une lettre de Palmira vint troubler cette ivresse, et donner de nouveaux chagrins à madame de Mersan. Elle lui écrivait :

« Je sais qu'au moins, ingrat Jules,

» tu as pour le fils tout l'amour que tu as
» refusé à la mère ; mais est-ce assez, et
» ne dois-tu pas rendre l'honneur à cet
» enfant chéri, en lui donnant un père
» avoué par les convenances sociales? Il
» est tems d'en finir... Veux-tu de moi
» pour ton épouse?... J'attends ta réponse,
» elle décidera de ma conduite. »

PALMIRA.

Une vieille femme attendait dans la rue la réponse demandée dans ce billet. Madame de Mersan la fit en ces termes :

« Je ne sais, madame, si je dois vous
» plaindre ou vous accuser. Je vous l'ai
» dit déjà et je vous le répète, je ne suis
» ni votre séducteur, ni le père de votre
» fils ; je suis la comtesse de Mersan,
» sœur du colonel Saint-Pry, qui peut-
» être vous est mieux connu que moi!...
» La bizarrerie des événemens, de mon
» éducation et de mon caractère, m'a fait,
» depuis ma naissance, porter des habits

» d'homme ; voilà la source de votre er-
» reur. Revenez-en, et rendez le repos à
» une femme que vous tourmentez depuis
» deux mois d'une manière dont elle
» saurait vous faire repentir, si elle n'a-
» vait égard à votre infortune, qui sans
» doute vous a troublé la raison. »

Adèle de St.-Pry, *comtesse* DE MERSAN.

Madame de Mersan fit remettre cette lettre à la vieille femme qui attendait, par son fidèle Tom, en lui ordonnant de suivre cette fille domestique. Tom réussit d'abord ; mais la vieille, se doutant peut-être du piége, prit une voiture, et Tom, à pied, perdit bientôt ses traces.

Un autre billet de Palmira revint le lendemain matin, mais par la poste.

« C'est en vain que vous avez pris une
» main étrangère pour tracer les mots
» cruels que je viens de lire ! Je savais
» d'avance tout ce que vous alliez me ré-

» pondre, perfide !... Mais, prévenue
» autrefois par vous-même de la ruse
» que vous employez aujourd'hui, je ne
» puis y ajouter foi. Tous ces détours me
» prouvent que vous persistez dans vos
» mépris, dans vos refus.... Oui, je sais
» que vous me méprisez !... vous me trai-
» tez de folle ; hélas ! que ne le suis-je !
» je souffrirais moins !... Il est tems d'en
» finir, je le répète, et de faire retentir en-
» fin les tribunaux de mes justes plaintes.
» C'est ce que je vais faire. »

PALMIRA.

Voilà du nouveau, par exemple, s'écria madame de Mersan ! eh bien, nous la verrons venir, et nous saurons bientôt qui sera la dupe du procès le plus ridicule !...

Le même jour elle reçut une assignation pour comparaître devant les tribunaux, et y déclarer qu'elle est réellement le père du petit Jules, et le séducteur de Palmira.

Quand le colonel Saint-Pry vit les choses arrivées à ce point, il pâlit, rougit, et se jetant aux pieds de sa bonne sœur, il lui avoua qu'il était la cause de tous ces embarras. Je m'en étais toujours douté, lui répondit avec sévérité madame de Mersan. Mais comment se fait-il, puisque c'est vous qui avez séduit cette femme, qu'elle prétende reconnaître mes traits, qu'elle s'acharne après moi seule, et qu'elle ne veuille pas absolument croire à mon sexe ? — Je vais t'en donner la raison, ma chère sœur, en te racontant l'histoire de mes égaremens ; mais promets-moi d'avance de me les pardonner ; promets-moi qu'ils n'altéreront en rien la tendresse que tu as pour moi. Je suis vraiment moins coupable que tu ne le croirais dans cette affaire, et tu verras que je n'ai jamais cessé d'être honnête homme. — J'aime à le croire. Parlez, Jules, je vous écoute.

St.-Pry lui fit ainsi l'aveu de sa faute :

« J'étais à Huningue, il y à quatre ans environ, et je m'y reposais des fatigues de la dernière affaire, de la seule où j'aie eu le bonheur de porter les armes pour la défense de mon pays. Il y avait, dans cette ville, une méchante troupe de comédiens, à la tête de laquelle était cette même Palmira dont il est tant question aujourd'hui. Palmira n'est point son nom ; elle s'appelle Julie Crammer, et elle est anglaise d'origine ; mais comme elle prétend avoir eu toujours beaucoup de succès dans le rôle de Palmire de Mahomet, elle a changé ce nom en celui de Palmira, qu'elle s'est donné comme font tous les gens de sa profession. Revenons à moi : J'allais souvent au spectacle, et les attraits de la première actrice (car elle en a beaucoup) m'enflammèrent à un tel point, que je formai le projet de l'avoir à tout prix. De son côté, Palmira

qui ne me connaissait point du tout de figure, avait entendu parler de quelques actions d'éclat qu'on m'attribuait, et brûlait de faire connaissance avec moi. Cette femme est vertueuse, au fond; mais elle a l'esprit gâté par les mauvais romans; elle aime à filer le parfait amour à la manière des bergers langoureux du vallon de Tempé; elle a vraiment toujours eu un degré de folie dans la tête. Je connaissais son caractère par quelques jeunes gens de mes amis qui l'approchaient; je savais qu'elle désirait me connaître, et je lui faisais faire à dessein mon éloge, dans le desir de l'enflammer davantage. J'y réussis, et soudain je formai le projet le plus extravagant, et pour lequel, ma chère bonne sœur, j'ai besoin de toute ton indulgence; car j'ai eu l'audace de t'y compromettre plus que moi.

Quand je crus le moment favorable, j'écrivis à Palmira, qui n'avait jamais vu

mes

mes traits, le billet le plus tendre, dans lequel je la conjurais d'accepter à souper dans une petite maison de campagne que j'avais louée à cet effet. Palmira, qui avait la tête montée sur mon compte, accepta cette invitation, et se rendit chez moi, après le spectacle, accompagnée seulement de sa femme de chambre, la même vieille qui colporte aujourd'hui ses billets. J'avais eu soin d'écarter les lumières, en sorte qu'à son grand étonnement, elle se trouva seule avec moi et plongée dans la plus profonde obscurité. J'excusai à ses yeux cette bizarrerie du mieux qu'il me fut possible; et comme je t'ai déjà dit qu'elle aimait les aventures romanesques, celle-ci lui plut, heureusement pour moi. Avec de pareilles femmes, l'amour fait bien du chemin en peu de tems; nous écartâmes la femme de chambre, et tu devines l'emploi de nos heureux momens.

Palmira cependant desirait connaître ma figure, et commençait à se fâcher sérieusement contre moi. Pour la calmer, je tirai de ma poche ton propre portrait, celui, ma bonne sœur, que tu m'as donné il y a six ans, où tu es peinte en colonel de dragons, absolument avec le même uniforme que le mien. Tiens, lui dis-je en lui remettant ce portrait, je ne puis me dévoiler en ce moment à tes regards; mais tu trouveras mes traits sur cette boîte, et garde-la toujours bien, ma chère Palmira, pour te rappeler un homme qui t'adore, et que la nécessité force pourtant à s'éloigner de toi dès demain. —Tu me quittes! —Il le faut! —Eh quoi! n'aurons-nous connu qu'une seule fois le bonheur? —Il le faut, te dis-je; mon régiment part demain, j'ai des affaires pressantes à Paris; mais espérons que nous nous rejoindrons bientôt pour ne jamais nous séparer.

Je t'abrégerai, ma chère Adèle, cette scène peu décente pour toi. Je quittai Palmira avant le retour du jour, et soudain, montant à cheval, je m'éloignai comme un trait de cette femme avec laquelle je n'avais desiré satisfaire qu'un seul caprice. J'étais bien sûr que, trompée par ton portrait, il lui serait désormais impossible de me reconnaître, en supposant qu'elle me rencontrât dans la société, et c'était là tout mon espoir, ne voulant pas, vu mon nom, ma liaison avec toi, former une chaîne suivie, une affaire de cœur avec une actrice, ce qui m'aurait affiché et perdu de réputation parmi les honnêtes gens.

Mais le sort avait rendu Palmira mère dès la nuit de notre tête-à-tête, et cette extravagante me faisait chercher par-tout pour me montrer mon fils et me demander ma main. Oui, elle allait jusqu'à ce point, sans calculer les convenances! Je

l'appris, et je me mis sur mes gardes pour la dérouter entièrement.

Un jour, je me trouvais à Marseille, où cette femme jouait la comédie. Je ne sais par quelle fatalité elle y découvrit ma demeure. Soudain elle n'eut rien de plus pressé que de s'y rendre et de m'y demander; mais mon valet de chambre avait le mot pour l'éloigner, en lui disant sans cesse que j'étais sorti. Elle lui remit alors une lettre pour moi, dans laquelle elle me disait que son état pouvait me donner de l'éloignement pour elle, mais qu'elle allait le quitter, qu'elle ne jouerait plus que tout le tems que son engagement avait encore à courir, etc. etc. Elle m'assurait au surplus qu'elle me chérissait toujours, que mon fils se portait bien; puis elle réclamait mes principes d'honneur et de délicatesse pour donner à ce fils un père, à elle un époux.

Je lui fis réponse sur-le-champ, que je

lui défendais de jamais m'adresser une seule parole ; que, si jamais elle me persécutait, j'irais jusqu'à prendre le prétexte du nom et du sexe de ma sœur, pour l'éloigner et détruire tous ses projets d'union ; que par-tout je feindrais de ne pas la connaître, et que je ne serais plus désormais pour elle que la comtesse de Mersan.

Je lui fis remettre cette lettre au théâtre même, avec un riche écrin de diamans, et je quittai sur-le-champ Marseille. Il paraît que mes menaces et le moyen bizarre que je l'assurais être disposé à prendre, pour me débarrasser d'elle, l'ont indignée plus que corrigée, et que dès ce moment sa folle tendresse a dérangé son cerveau et même sa santé ; car j'ai appris qu'elle avait fait une maladie cruelle, qui l'avait long-tems éloignée du théâtre. Depuis ce tems, je n'en ai plus entendu parler que par toi. Rien,

tu le vois, rien n'était plus naturel que les importunités dont elle t'a accablée! Munie de ton portrait, qu'elle croit être le mien, de ma lettre où je lui dis que je feindrai désormais de ne pas la connaître, que je prendrai vis-à-vis d'elle le prétexte du sexe et du nom de ma sœur, elle te rencontre à Strasbourg; elle te voit, te reconnaît bien d'après le portrait! Elle s'évanouit, te mande à un rendez-vous; tu y vas armée de pied en cap. Peut-elle présumer qu'une femme soit capable de tant de bravoure? Elle évite de se présenter à tes yeux, pour n'être pas accablée du mépris de celui qu'elle croit voir en toi; elle te devance, te défraye par-tout : cela est un trait de générosité pour t'attendrir. Ici, elle vient te voir, tu la pries de te regarder; plus elle te regarde, plus elle est convaincue qu'elle ne peut se tromper; tu lui dévoiles ton véritable sexe, elle n'y croit point : aussi

vois-tu qu'elle t'écrit qu'autrefois elle fut prévenue de la ruse. Enfin elle s'acharne après toi, et sa conduite n'est plus une énigme.... J'ai long-tems balancé à te faire ces aveux pénibles, ma bonne sœur; mais aujourd'hui il est question d'un procès.... Il faut le prévenir, il faut empêcher le scandale de voir une femme accuser une autre femme d'être le père de son enfant; on n'aurait jamais vu de procès plus singulier dans les causes célèbres. Ainsi, ma bonne sœur, quelque chose qu'il doive m'en arriver, je vais me découvrir. Je ne suppose pas qu'on me force à épouser une actrice, quoiqu'elle ait, dit-elle, quitté cet état; mais on m'obligera sans doute à prendre soin de mon enfant; eh bien, cet enfant est à moi, j'en suis sûr, par différens renseignemens que j'ai pris dans le tems: il est charmant, ce petit Jules! Tu l'aimes; il m'est devenu bien cher par sa jolie figure

et son intelligence; nous le garderons, n'est-ce pas? et nous ferons, s'il le faut, une pension alimentaire à la mère. Que dis-tu de ces arrangemens?

Avant de me demander, répond froidement madame de Mersan, mon avis sur ces beaux projets que vous me soumettez à la suite d'un récit fait d'un ton fort cavalier, vous devriez, Jules, intercéder mon indulgence, pour vous pardonner la légèreté de votre conduite. Je sais bien que, vous autres hommes, vous vous permettez ces gentillesses envers les femmes, sur-tout envers celles que vous n'estimez pas absolument; mais je croyais que mon frère devait être distingué du nombre de ces jeunes libertins, qui ne pensent qu'à satisfaire leurs sens dans une nuit d'ivresse avec des filles perdues. Vous ne me persuaderez pas que votre Palmira soit fort sage de s'être accommodée de votre goût pour l'obscurité, d'avoir

cédé à un homme en cinq ou six heures de tems, sans le connaître et même sans le voir ? Cette femme était bien digne du cercle où elle était lancée, et cet enfant pourrait bien... —Oh, il est à moi ; je te réponds, ma sœur, qu'il est bien à moi. —Allons.... je souscris à tout ; mais, mon frère, je ne te cache pas que cette aventure diminue un peu l'estime que j'avais pour toi, et si tu me l'eusses révélée plutôt... —Ma sœur, je craignais tes justes reproches. La faute était faite ; j'avais payé comme un autre le tribut à la jeunesse : aujourd'hui, plus calme, plus sensé, je ne ferais pas une pareille extravagance.

Le colonel Saint-Pry employa toutes les ressourcese de son esprit et de son cœur, qui d'ailleurs était excellent, pour calmer sa sœur ; il en vint à bout, et madame de Mersan finit par rire de la

part très-naturelle qu'elle avait eue dans cette affaire.

Cependant le moment était arrivé de se rendre au tribunal, pour y déclarer quel était le véritable père de l'enfant, et Saint-Pry devait y aller seul, pour dévoiler toute sa conduite aux yeux des magistrats, refuser la main de Palmira qu'on ne pouvait le forcer d'accepter, et se charger enfin du précieux dépôt du petit Jules. Déjà Saint-Pry se préparait à cette démarche désagréable; il était avec sa sœur, il lui faisait même ses adieux, lorsqu'on vit entrer une femme égarée, hors d'elle-même, et que madame de Mersan reconnut pour être la même femme de chambre de Palmira, qu'elle avait vue précédemment sous les murs de l'arsenal de Strasbourg.

Cette femme éplorée se jette aux genoux de madame de Mersan : O monsieur! lui dit-elle, suivez-moi, secourez-

moi ; venez vîte au secours de ma pauvre maîtresse ; hélas ! elle n'a plus que très-peu d'heures à vivre. —O ciel ! que lui est-il arrivé ? —La douleur, le désespoir, un poison subtil.... Oui, l'infortunée vient de s'empoisonner. —Se peut-il ? —Et c'est vous qui causez sa mort. Suivez-moi, oh, suivez-moi, de grace. —Nous y allons tous deux, s'écrie Saint-Pry, livré au plus grand trouble.

Et soudain il prend la main de madame de Mersan, qui veut l'accompagner chez Palmira. Ils montent dans une voiture qui attendait la vieille femme de chambre à la porte, et bientôt cette dernière fait arrêter devant un hôtel garni, où tous les trois montent dans un appartement assez élégant. La pauvre Palmira est là, étendue sur un lit de douleur, et si-tôt qu'elle entend quelques pas, elle demande d'une voix faible, si on lui amène son séducteur : Oui, lui répond

Saint-Pry, en se précipitant sur ses mains froides et décolorées, oui, Palmira, tu le vois devant toi!...

L'infortunée, sans faire attention à cette exclamation de Saint-Pry, qu'elle ne reconnaît pas, tourne ses regards mourans sur madame de Mersan, et c'est à elle qu'elle adresse ces derniers reproches: Tu triomphes, Jules; je vais mourir et te rendre ta liberté.... mais mon fils, où est-il?...

Saint-Pry fait un signe au fidèle Tom, qui les a suivis, et le bon serviteur court chercher le petit Jules. Palmira continue en s'adressant toujours à madame de Mersan: Emportée par la haine et l'amour, par la honte et le desir de voir ma faute réparée, je t'ai menacé d'un procès; j'avais même commencé ces tristes poursuites.... je m'en suis repentie.... qu'allais-je faire en effet? un éclat scandaleux, qui toujours retombe sur la mal-

heureuse victime de la séduction, qui la déshonore à jamais aux yeux d'un monde injuste... Non... j'ai préféré mourir pour terminer mes maux, pour mettre un terme à tes mépris... Jouis, Jules, jouis de mes derniers momens, ils sont ton ouvrage! — Vous vous trompez, lui dit madame de Mersan, je ne suis pas....

Laisse-moi, ma sœur, interrompt le colonel Saint-Pry, laisse-moi raconter moi-même à cette infortunée les véritables circonstances de ma faute. C'est moi, Palmira, qui suis ton bourreau; c'est à moi seul que tu peux reprocher tes malheurs et ta mort funeste : Tu vois devant toi le père de ton fils. — Que dites-vous? — Que le portrait de ma sœur, substitué au mien, a causé ton erreur, et l'a prolongée jusqu'à ce jour; et si tu avais réfléchi, si tu examinais encore ma stature, ma voix, ma voix sur-tout que tu dois reconnaître.... — Grand Dieu!... en

effet, je me suis souvent étonnée de l'organe de ce monsieur, de cette dame, dites-vous ? — C'est ma sœur, madame de Mersan, que j'ai eu la lâcheté de te laisser persécuter en gardant un coupable silence... Si j'avais pu penser à l'acte de désespoir auquel tu viens de te livrer.... — Il est sans remède... il faut que je finisse, et votre mépris justifie bien cet acte d'un désespoir légitime. — Fallait-il en venir à cette extrémité ! — J'aimais... j'étais mère et dédaignée de l'auteur de ma faute... Ma fin terrible vous donne une preuve de la pureté de mes mœurs, à laquelle vous ne pouviez ajouter foi dans l'état que j'exerçais. — Malheureuse Palmira!... — Il n'est plus tems ; j'ai été le jouet des événemens, la victime d'une ruse indigne... J'ai causé bien des inquiétudes à madame... qu'elle daigne me pardonner et servir de mère à mon enfant. — Crois-tu que je veuille

l'abandonner ? n'est-il pas mon fils, ce cher Jules ? et ne l'avons-nous pas adopté déjà, ma sœur et moi ? — Ma faute est d'avoir aspiré à votre main, monsieur le colonel ; mais je me sentais un orgueil au-dessus du rang que le sort m'avait assigné dans le monde. Le cœur ne connaît point les distances, sur-tout le mien qui est né brûlant. — Mais n'y aurait-il point un secours prompt... —A mes maux ! aucun :

J'ai fait passer dans mes brûlantes veines
Un poison que Médée apporta dans Athènes !....

Palmira, à ses derniers momens, se souvenait encore de sa profession, et citait à propos, ainsi qu'on le voit, deux vers de la tragédie de Phèdre. On lui apporta son fils ; elle l'embrassa, le recommanda encore à Saint-Pry, à sa sœur, et mourut aux yeux de nos amis, consternés de ce douloureux événement.

Saint-Pry se hâta d'éloigner madame

de Mersan de ce triste spectacle, et tous deux revinrent à leur hôtel avec le petit Jules, livrés aux regrets, à la plus sombre douleur. Palmira n'avait point un cœur corrompu ; cette femme romanesque était sensible, bonne mère, attachée à ses devoirs, et elle mourait victime de l'amour et de la constance ! Saint-Pry fut long-tems inconsolable de sa perte : il sentit trop tard qu'il ne faut point jouer avec les sentimens du cœur, et que l'homme qui sacrifie tout à ses passions, peut causer à ses semblables des maux incalculables. Il se reprochait à juste titre la mort de Palmira : il jura de la venger, d'honorer sa mémoire en prenant à jamais les plus grands soins du fils qu'elle lui avait laissé. Madame de Mersan n'eut pas besoin de lui faire de la morale à ce sujet ; St.-Pry était tout-à-fait corrigé ; il devait devenir l'homme le plus probe, le plus délicat, et il le fut en effet.

Par la suite, un mariage de convenance s'étant présenté, il le refusa d'abord; mais sa sœur lui fit sentir les avantages qui résulteraient pour lui, pour son fils même, s'il épousait mademoiselle de Bircé, jeune personne très-riche, et qui était sous la tutelle de son frère, commandant du bagne de Toulon. Le colonel y consentit et devint heureux époux; mais dès la première année de son hymen, il perdit sa femme, sans en avoir obtenu d'enfans; et dès-lors, quoiqu'il restât lié avec son beau-frère, monsieur le comte de Bircé, il renonça tout-à-fait à l'hymen pour se consacrer entièrement à l'éducation du fils de la malheureuse Palmira. C'était même pour ce fils qu'il desirait trouver un précepteur, et que le chevalier de Verceil, qui depuis longtems était lié avec lui, avait pensé à lui proposer l'abbé Bardot. Théodore de Verceil était digne de l'estime de madame

de Mersan, de l'amitié de Saint-Pry : il savait l'histoire tragique de Palmira, et chérissait le jeune Jules, qui, à l'âge de douze ans, promettait d'avoir des talens, et de devenir le jeune homme le plus aimable et le plus intéressant; mais on ne lui parlait jamais de sa mère; car monsieur de Saint-Pry, tout en regrettant Palmira, tout en s'accusant des malheurs de cette infortunée, ne pouvait s'empêcher de rougir, quand il regardait son fils, en pensant qu'il devait le jour à une femme que ni lui ni son père ne pouvaient avouer dans la société. Tant il est vrai que les erreurs de la jeunesse couvrent souvent de honte plusieurs générations, et influent sur le reste de la vie des êtres sensibles et délicats!

Cette histoire, quoique racontée par le colonel Saint-Pry différemment que nous ne venons de le faire, intéressa

beaucoup Césarine, et sur-tout la marquise de Belbonne. La dernière réflexion, particulièrement celle de la rougeur qui couvrait le front de Saint-Pry chaque fois qu'il regardait son fils, lui fit une impression profonde : elle sentait qu'il avait raison, et qu'elle-même aurait eu les mêmes préjugés. La bizarrerie de cette aventure suspendit néanmoins un moment la douleur de la marquise, qui fit, sur la faute de Saint-Pry, et sur ses suites, les plus sages réflexions.

Sur le soir, le commandeur de Warorménil revint d'Eutreval avec son neveu. Le chevalier fut enchanté de revoir son ancien ami, et tous deux sortirent un moment dans le parc pour s'entretenir ensemble. Le colonel apprend à Théodore, qu'il a vu monsieur de Marville à Paris, que ce bon père de Césarine y est retenu par la goutte, et desirerait bien que le mariage

de sa fille se fît près de lui. Il a d'ailleurs des dispositions à faire, et voudrait donner aux époux la moitié de l'héritage que l'un d'eux lui a restitué. Le colonel, qui devait voyager justement du côté de Perpignan, s'était chargé de passer à Belbonne, et d'y apprendre à Théodore le vœu du père de son amante. Théodore trouva ce vœu très-juste et très-naturel ; il en parla à son oncle, qu'il pria de l'accompagner à Paris. Le commandeur, déjà fatigué du séjour du château, où tout était mystères, où l'on avait sans cesse des secrets pour lui, ce vieillard, qui d'ailleurs avait rendu toute sa tendresse à son neveu, consentit à l'accompagner à Paris, mais à condition qu'aussi-tôt le mariage célébré, il serait libre de revenir à Eutreval pour y suivre les travaux de ses démolitions, qui avançaient à vue d'œil. Tout étant ainsi décidé, il

fut convenu en outre que les accords se feraient à Belbonne, et qu'on prierait la marquise de signer au contrat.

On ne parla pas, ce soir-là, à cette infortunée marquise de tous ces arrangemens, qui devaient bien lui plaire, puisqu'ils lui rendaient sa liberté et sa chère solitude. Chacun se retira dans son appartement, et la marquise fut la seule qui ne put goûter un repos perdu pour elle, hélas! depuis bien long-tems.

Le lendemain matin, tout le monde s'étant réuni à l'heure du déjeûner, où se trouvait aussi le prieur qui avait visité son malade, la bonne Nicolie, qui venait de voir Paul, dont le vieux Marcian était très-inquiet, entra dans la salle, et après avoir salué tout le monde, elle pria le commandeur et le chevalier de sortir un moment pour voir quelqu'un qui les demandait.

A ce mot de quelqu'un, la marquise

changea de couleur, tant elle était frappée de l'idée de l'importun qui la poursuivait : Quel est ce quelqu'un, demanda le commandeur avec humeur ? Je ne connais personne ici qui puisse desirer de me voir avec tant de mystère. — Faut-il vous le dire, monsieur, répondit Nicolie ? c'est monsieur l'abbé Bardot. — Encore cet abbé Bardot ! ce diable d'homme ne cessera donc pas de s'attacher à moi ? c'est une véritable chenille dont on ne peut se défaire. — Il est là dans l'antichambre ; il m'a demandé en grace que je vous priasse d'y passer, et cela sans le nommer devant la compagnie. — Qu'il entre. Il ne doit pas avoir de secret pour personne ici.

Nicolie introduit l'abbé Bardot, qui salue avec respect, avec même une espèce de bassesse, toute la société : Eh bien, lui dit le commandeur, que me voulez-vous encore, monsieur Bardot ?

— Monsieur le commandeur devrait, ce me semble, le deviner. — Deviner, moi! O mon dieu, je n'ai pas ce talent-là. Parlez sans énigme, si cela vous est possible? — Monsieur le chevalier n'a-t-il pas eu la bonté de me donner une lettre de recommandation pour son ami monsieur le colonel Saint-Pry, qui peut me donner l'éducation de son fils? Eh bien! j'ai appris que monsieur le colonel était ici; il était inutile que je me misse en voyage pour l'aller chercher ailleurs. J'ai donc pris la liberté de venir pour supplier monsieur le commandeur et monsieur le chevalier de me présenter à monsieur le colonel. — Quel est cet original? demande à demi-voix le colonel au commandeur. — C'est le précepteur qui a élevé Théodore, lui répond tout haut celui-ci. Comment! est ce que vous n'avez jamais entendu, mon neveu ou moi, parler de l'abbé Bardot? — Jamais. —

Cela est étonnant ; ce nom est si célèbre ! Bref, le voilà ; en voulez-vous ? — Comment ? — Oui, votre fils Jules doit avoir dix à douze ans ; mon neveu m'a dit que vous lui cherchiez un précepteur, et j'avais donné une lettre à monsieur pour qu'il se présentât chez vous en cette qualité. C'est pourquoi je vous demande si vous voulez de lui. — Ma foi, monsieur vient trop tard : depuis quinze jours j'ai mon affaire, un ecclésiastique très-estimable, et dont ma bonne sœur est très-contente. Je ne puis donc agréer l'offre de monsieur. (*Il ajoute tout bas :*) D'ailleurs, la manière dont vous le traitez, dont vous lui parlez, commandeur, ne me donnerait pas une haute idée de l'estime que vous avez pour ce personnage. Vous le nommez l'abbé... Bardot ? — Oui, l'abbé Bardot. — Voilà un singulier nom. — Et qu'il justifie bien, je vous assure.

Le

Le commandeur continue tout haut : Vous le voyez, mon cher abbé, la place est prise ; il faut vous en consoler et vous pourvoir ailleurs. — J'ai bien du malheur !... Mais pour me pourvoir ailleurs, puis-je compter toujours sur votre protection, monsieur le commandeur, sur votre recommandation ? — Ma foi, mon cher, ne comptez sur rien... Franchement, je n'ai pas le tems de m'occuper de vous. —Que vais-je donc faire? —Ce qu'il vous plaira. — Quoi ! monsieur... — Je ne suis pas tenté de vous reprendre, moi qui n'ai pas besoin d'aumônier ni de précepteur. Mon neveu, veux-tu t'attacher M. l'abbé Bardot ? — Mon oncle, c'est une plaisanterie ; vous savez bien que je n'ai point de fils à qui je doive donner un précepteur. — Monsieur le prieur de Garnay voudrait-il de monsieur l'abbé Bardot pour en faire un clerc de son église ? — Monsieur s'amuse, répond en

souriant le pasteur. — Enfin, poursuit avec la même malignité le commandeur, je ne vois plus ici que ma belle parente qui puisse remplir les vœux de monsieur l'abbé Bardot, en le gardant près d'elle? — Commandeur, dit avec bonté la marquise, cessez cette ironie qui afflige monsieur. — Moi! je ne cherche qu'à l'obliger; je l'offre à tout le monde, et personne ne veut de lui. Ah! j'oubliais le vieux Marcian; il aurait peut-être besoin d'un confesseur.

L'abbé Bardot est piqué au vif: Monsieur, dit-il au commandeur, si vous ne pouvez m'être utile, au moins n'insultez point à mon malheur : c'est blesser la charité chrétienne, et je ne crois pas avoir mérité un traitement aussi dur. Je vous salue, messieurs, et je me retire. — Un moment, dit le colonel en le rappelant; permettez-moi, monsieur, de vous demander comment vous avez su,

vous qui preniez la route pour vous rendre chez moi, que j'étais en voyage, et justement dans le château? — Je l'ai su, monsieur le colonel, par un homme bien malheureux, bien à plaindre, qui a l'honneur de vous connaître. — Cet homme? — C'est un pauvre indigent qui a eu l'avantage de vous rencontrer hier matin.

La marquise pâlit. Le colonel replique : Quoi! cet homme, cet indigent? le connaîtriez-vous, monsieur? — Non; mais nous avons causé ensemble de ses malheurs; et, sur ce que je lui ai parlé de mes petites affaires, montré la lettre que je portais pour me rendre chez vous, il m'a évité un voyage et une démarche inutiles, en m'apprenant que vous étiez ici. — Ah! parbleu, je voudrais bien savoir à qui en voulait ce singulier personnage, hier matin, quand il m'a dit.... — A coup sûr, monsieur le colonel, ce

n'est pas à vous qu'il en veut ; ce n'est pas non plus à monsieur le commandeur, ni à monsieur son neveu. — Et qui donc menaçait cet original ?

L'abbé Bardot fixe la marquise qui frémit, et il répond : C'est... son secret.

Le commandeur et Théodore demandent au colonel l'explication de ces questions auxquelles ils ne comprennent rien. Le colonel, remarquant le trouble de la marquise, a la prudence de leur dire des lieux communs, et de changer de conversation. L'abbé Bardot, voyant que sa présence n'est plus nécessaire, se retire ; en sortant, il fait à la marquise un signe qui signifie qu'il voudrait lui parler. Madame de Belbonne a le même desir ; mais ne pouvant quitter brusquement ses hôtes, elle feint, au bout d'un moment, une affaire domestique qui exige sa présence, et elle s'enfonce dans le parc où elle a vu entrer l'abbé Bardot. Comme son cœur

bat à cette intéressante Pauline ! Cet homme, se dit-elle en marchant, saurait-il mon secret ? L'autre aurait-il eu la cruauté de le lui révéler ? Dieu ! si cela était, ce Bardot est si méchant, si indiscret ! je serais perdue ; et, dans mon désespoir, je saisirais, je crois, le premier moyen de mourir qui s'offrirait à mes yeux : Où est-il ce prêtre qui souriait malignement, et me regardait avec intention, en parlant tout-à-l'heure de l'indigent ? Cet abbé Bardot serait capable de se venger sur moi des humiliations dont l'accable le commandeur. O mon dieu, mon dieu, est-il dit que je ne pourrai pas respirer un moment ?

En détournant une allée, madame de Belbonne aperçoit le méchant abbé, qui soudain s'approche d'elle avec l'air du plus vif intérêt : Ah, madame la marquise ! lui dit-il, que vous êtes heureuse d'être venue me retrouver ici ! J'ai un se-

cret de la plus grande importance à vous communiquer. — Lequel ? parlez. Mais dites-moi d'abord comment vous avez rencontré l'indigent en question, et ce qu'il vous a dit ? — C'est ce que je vais faire.

L'abbé Bardot engage la marquise à s'asseoir ; puis il lui fait le récit suivant :

« Avant hier, madame, après le malheureux accident du pauvre Paul, accident dont j'étais la cause involontaire ; car je ne voulais qu'effrayer ces amans, dont la conduite au fond me scandalisait : si j'avais pu prévoir !... —Passez, de grace. —Etourdi de cet événement, et craignant qu'on ne m'en accusât.... on a une si bonne opinion de moi au château !... je courus à travers les champs jusqu'à la ferme du bon Marcian, à qui je demandai l'hospitalité, après lui avoir retracé l'ingratitude et l'injustice de monsieur de Waroménil, qui me chassait comme un laquais. Le

vénérable Marcian eut la bonté de m'accorder un asyle pour la nuit, et poussa l'amour du prochain jusqu'à m'accabler de prévenances et de petits soins. Hier matin, je le remerciai, je le quittai ; et, troublé par l'idée de la blessure du pauvre Paul, je revins sur mes pas dans l'intention de demander de ses nouvelles à quelqu'un du château, avant d'entreprendre un voyage qui devait m'éloigner d'ici pour jamais : il faisait chaud, très-chaud ; j'avais couru, la sueur coulait par-tout de mon front ; je m'assis auprès d'un arbre pour me rafraîchir un peu. J'étais alors à dix toises au plus du mur du parc qui avoisine la grande plaine. Déjà j'avais vu passer plusieurs fois un homme très-pauvrement vêtu, qui semblait faire le tour des murs du parc, qui soupirait, levait les yeux au ciel, et s'agitait d'une manière effrayante. Cet étranger m'aperçoit, me fixe comme

dans l'intention de m'adresser la parole. Il m'intéresse, je le regarde à mon tour avec émotion, il s'approche : Monsieur, monsieur, me dit-il, pardon... monsieur est-il de ce château ? — J'en étais, monsieur, j'y ai demeuré quelques jours, et je ne l'ai quitté qu'hier. — Ah... oui... monsieur connaît donc la maîtresse de cette superbe propriété ? — Madame de Belbonne, sans doute ? — Et moi aussi je la connais cette femme orgueilleuse et que j'abhorre.

» Pardon, madame, si je vous rends les indiscrètes expressions dont s'est servi cet homme : il le faut pour la vérité de mon récit. — Je vous en prie, ne me dissimulez rien, ce sera m'obliger doublement. — Cet homme prononce ce mot *que j'abhorre*, avec une expression que je ne puis vous rendre. Il m'étonne ; je vais lui demander pourquoi il a voué tant de haine à une femme que tout le monde

chérit ; mais il se calme et continue : Monsieur est ecclésiastique ? — Oui, monsieur. — Vous étiez peut-être l'aumônier de cette femme hypocrite ? — Je n'étais point son aumônier, mais l'ami d'un de ses parens, de monsieur le commandeur de Waroménil, qui aujourd'hui me témoigne la plus noire ingratitude, et me place chez un colonel Saint-Pry, que je ne connais point. — Je le connais moi, ou du moins ma famille l'a bien connu. Je le quitte à l'instant, le colonel Saint-Pry. — Vous le quittez ? Je le croyais dans ses terres. — Je vous assure qu'il est dans ces contrées. Il va au château de Belbonne pour y rejoindre le chevalier Théodore Verceil, son ami. — Bon ! et cette lettre qu'on m'avait remise pour lui ? — Je vous conseille de la lui porter à ce château où vous le trouverez. — Je vous remercie... Mais oserais-je vous demander à présent

comment, sous la livrée de l'indigence, vous connaissez des commandeurs, des colonels, et sur-tout madame la marquise de Belbonne, que tout le monde aime et respecte? — On la respecte! on la respecte! dites-vous, cette femme vaine et artificieuse!... C'est qu'on ne sait pas, comme moi, ce qu'elle est. — Elle est... veuve du marquis de Belbonne; voilà ce qu'on sait. — Ce qu'on ignore est affreux. — Affreux! — Digne du dernier mépris! Qui croirait que cette femme si humaine, si bienfaisante, me laisse languir dans la misère, dans l'opprobre, moi, moi! — Mais quels furent vos rapports avec elle? — On les saura, on les connaîtra quelque jour... J'en ferai un mystère encore, par bonté pour elle, mais seulement si elle me rend la justice que je mérite, que je vais réclamer. — Comment? — Oui, si elle refuse de me voir, de m'entendre, de me... secourir en un mot, les tribu-

naux retentiront de ma juste plainte, et les lois me vengeront de sa dureté envers moi. — Les lois, dites-vous? — Elles seront toutes contre cette odieuse créature. — Je ne puis vous comprendre. — Il n'est pas tems encore de m'expliquer. Monsieur, monsieur, vous voyez en moi l'homme le plus à plaindre, le plus malheureux !... Depuis ma naissance le sort m'a persécuté !... Pauline pouvait seule adoucir l'influence de ma fatale étoile; cette fière marquise m'a accablé de tous les genres d'afflictions. Vous me voyez; la misère qui me tue, les haillons qui me couvrent, l'altération de mes traits, tout cela est son ouvrage. Ah! femme barbare, si ceux qui t'admirent connaissaient ta conduite envers moi, comme ils te voueraient au mépris, à la haine, à tous les sentimens qui sont . . . que je voudrais concentrer dans mon cœur, et que j'ai encore quelquefois la faiblesse de

combattre pour toi ! Malheureux que je suis ! est-il un homme plus à plaindre !

» L'indigent, madame la marquise, verse des torrens de larmes qui brisent mon cœur. Je le presse dans mes bras, je cherche à le consoler: impossible! Il s'écrie d'un ton de voix étouffé... L'opprobre !... l'opprobre fut mon partage, et la grandeur, la fortune, l'estime publique, tous les biens l'accablèrent à-la-fois !...

» Je le presse de nouvelles questions... Il se refuse à me satisfaire : seulement il me témoigne la plus vive reconnaissance pour l'intérêt que je lui prouve. Vous êtes, me dit-il, le seul être sensible que j'aie rencontré sur cette terre de douleur et de proscription : Oui, vous êtes l'homme le plus généreux que je connaisse.

» Il me rendait bien justice, comme vous voyez, madame la marquise. Enfin il se lève, et ajoute... Ce château, c'est

une véritable bastille, monsieur! inabordable, inabordable pour moi, pour moi seul! Des domestiques affidés ont, je n'en doute pas, l'ordre de m'en éloigner; mais j'y pénétrerai... oui, j'y pénétrerai... Je te rencontrerai, femme artificieuse, et tu pâliras à mon aspect. Si vous la voyez, monsieur, engagez-la à me recevoir: Dites-lui, dites-lui bien que ses refus, que le mystère dont elle s'enveloppe, ne feront qu'accroître ma rage, mon désespoir; que je serai capable de tout; et qu'avant quarante-huit heures, quelque moyen qu'elle prenne pour se soustraire à mes regards, je saurai la rejoindre, oublier tout si elle m'accueille, publier tout si elle m'y force.

» Il dit et s'éloigne en faisant un geste, en lançant un regard menaçant vers le château.... J'ai cru devoir, madame, en ami zélé, en homme sensible et qui mérite d'être jugé autrement que ne le fait

monsieur le commandeur, vous rendre ma conversation avec cet infortuné, et vous avertir de ses menaces, afin que vous puissiez vous mettre sur vos gardes; mais, si j'ose vous donner un conseil, c'est de traiter ce malheureux avec douceur, de calmer sa tête égarée, et d'avoir pour lui les égards qu'il paraît mériter; car cet homme a été bien; on voit qu'il a reçu de l'éducation, et sa raison est vraiment troublée. Au milieu de cela, il paraît bien estimable! — Bien estimable, monsieur! »

La marquise, qui a pu à peine respirer pendant le récit accablant de l'abbé Bardot, reprend son courage, sa fermeté : Elle continue. Monsieur.... est-ce là tout ce que vous a dit ce... cet homme? — Tout, madame. — Il ne vous a point donné d'autres détails sur ses... prétendus rapports avec moi? — Aucuns; je vous les aurais rapportés avec la même fran-

chise, mais j'ignore absolument ce qu'il est et ce qu'il fut. Il me paraît seulement.. — Quoi ? — Que cet infortuné a eu l'honneur de vous connaître... bien ! — Laissez là vos conjectures, je vous prie, et sur-tout vos conseils dont je n'ai pas besoin. Pour en donner, monsieur, il faut connaître le fond d'une affaire ; et ce n'est pas sur de simples apparences qu'on peut juger et indiquer ce qu'on doit faire. Voilà tout ce que vous savez ? Je vous remercie, et je vous prie, si vous voulez conserver mon estime et ma protection, de ne jamais révéler à qui que ce soit ce secret entretien ; vous... m'entendez ? — Parfaitement. — Vous pourrez rester ici... aujourd'hui... demain... je m'occuperai de vous chercher une place. — O madame ! rester près de monsieur le commandeur qui m'humilie, qui me traite avec une dureté, une injustice ! — Il ne saura pas seulement que vous êtes au

château, si vous voulez éviter ses regards... D'ailleurs, vous ferez comme il vous plaira... Pour le moment, vous sentez que j'ai trop de mes propres affaires, pour songer à celles des autres. Je vous salue...

La marquise quitte l'abbé Bardot, et va s'enfermer dans son triste pavillon, où elle se livre en liberté à ses réflexions, à l'amertume de sa douleur. Elle en fut distraite par Auxerre, qui lui apportait un paquet arrivé par la poste. Elle le décachète, et voit avec le plus grand plaisir qu'il contient les papiers précieux qu'elle attend de son homme d'affaires. Tout est en règle ; la succession d'Edouard est liquidée : elle peut disposer de la part qu'il lui a laissée... C'est ce qu'elle demande, et l'on verra bientôt l'usage qu'elle en fait pour pouvoir suivre le parti violent qu'elle a pris.

Plus tranquille, plus résignée à la ri-

gueur de son sort, elle monte chez son jeune malade. Quel est son étonnement en trouvant près de lui le bon vieux Marcian, qui, tout infirme qu'il est, a voulu s'informer lui-même de la santé de son cher Paul, et s'est fait conduire au château par Nicolie! La marquise est accablée de cette visite inattendue; et, suivant son usage devant le fermier, sa langue reste glacée dans sa bouche. Ha! dit Paul, voilà madame la marquise qui a la bonté de venir voir son pauvre malade. — Madame la marquise, répond Marcian!... veut-elle bien agréer l'assurance de mon respect, et excuser l'indiscrétion que j'ai faite de venir dans son château sans me présenter chez elle?

Nicolie répond : Madame est enchantée de vous voir, mon maître. Elle est elle-même indisposée, et me fait signe qu'elle va se retirer. — Si-tôt! .. et toujours sans daigner m'adresser une seule

parole? — Elle desire prendre votre main. — C'est trop d'honneur pour moi.

La marquise saisit la main du vieillard, et ses yeux brillent d'une expression extraordinaire. Elle parle bas à Nicolie, qui lui répond, bas aussi, que ses ordres seront exactement suivis : cette même Nicolie ajoute un peu plus haut : Soyez tranquille, madame ; s'il ose venir à la ferme, c'est moi qui le recevrai, cet homme méchant, et qui l'empêcherai de parler à mon maître.

La marquise presse contre son cœur la main du vieillard étonné, et se retire après avoir regardé Paul avec la tendresse la plus touchante. Paul est presque rétabli ; il commence même à faire quelques tours dans la chambre. Il desirerait bien que le bon Marcian voulût dîner près de son lit. Nicolie lui dit qu'elle va demander cette permission à madame, qui l'accordera sans doute, et

elle sort en recommandant au jeune homme d'avoir bien soin du vieillard aveugle qu'elle a placé près de lui sur un siége commode.

Pendant que Paul et son maître, seuls ensemble, s'entretiennent des vertus de madame et des bienfaits dont elle ne cesse d'accabler tous ceux qui l'approchent, la porte s'ouvre, et ils voient entrer le commandeur. Voilà monsieur de Waroménil, dit Paul à son maître. — Ha, ha ! répond le vieux Marcian en cherchant à se lever ; quoi, monsieur a la bonté aussi de visiter notre malade ? — Oh ! ce n'est pas pour lui que je viens, dit assez brusquement le commandeur ; c'est pour toi, bon vieillard ; on m'a dit que tu étais ici, et j'ai desiré de te voir. J'aime les bonnes gens comme toi ; je fais plus, je les respecte. Eh bien ! te voilà donc.... Madame de Belbonne sait-elle que tu es dans son château ? — Elle

sort d'ici. — Elle t'a vu?... et sans doute qu'elle t'a parlé comme à son ordinaire? — Hélas! oui : toujours le même silence! — C'est bien singulier. — Si singulier, monsieur, que si je m'arrêtais à de.... certains soupçons, je crois que j'en mourrais. — Des soupçons? — Quoi que m'en aient dit Nicolie, Auxerre, Paul lui-même, on ne m'ôtera pas de la tête que cette dame a de fortes raisons pour éviter de me faire entendre les accens de sa voix. — Des raisons! oui, de fortes : tu parles bien, il faut qu'elle en ait; mais lesquelles? — Voilà ce que j'ignore. — L'aurais tu connue autrefois? — Madame de Belbonne? Non, je n'ai jamais connu personne de ce nom-là. — Tes liaisons, ton état te mettaient-ils à même de fréquenter des gens de condition? — Oui.... oh oui, monsieur, j'en ai vus, beaucoup vus! — Que faisais-tu avant de prendre l'état de fermier que tu pro-

fesses depuis peu de tems, à ce qu'on m'a dit ? — J'étais... monsieur le commandeur, en grace, permettez-moi de garder le silence sur ma vie, sur mes malheurs ; ils furent bien cruels, et un seul mot vous en fera entendre assez... Je fus père, monsieur ! — Ah ! et ton fils a causé tes tourmens ? — Ce n'était point un fils... J'avais une fille charmante, qui, je l'espérais, devait faire ma consolation.... Un fol amour, une conduite vicieuse, tout a éloigné de moi cette femme coupable, que j'ai maudite, et qui sans doute gémit aujourd'hui dans l'opprobre, dans l'indigence, loin de son vieux père dont elle a détruit pour jamais la félicité. — Tu avais une fille ? (*le commandeur réfléchit*). Son nom ? — J'en veux faire un éternel mystère, ainsi que du mien. — Comment ! tu ne t'appelles pas Marcian ? — J'ai pris ce nom pour faire oublier l'autre que mon indigne fille

a couvert du mépris public. — Est-il possible?... et tu n'as point de ses nouvelles? — Depuis plus de neuf ans j'ignore ce qu'elle est devenue. — Et madame de Belbonne craindrait de t'adresser une seule parole? — Voilà ce qui m'a toujours fait soupçonner... — Qu'elle pourrait être ta fille? — Mais quelle apparence! comment une femme aussi méprisable que ma fille aurait-elle pu s'élever... aurait-elle d'ailleurs les vertus, le cœur, l'excellente réputation de madame la marquise? — Voilà qui est bien étonnant. D'un autre côté, ses petits soins, j'oserai même dire son respect pour toi... — Son respect! ah, monsieur le commandeur! ce mot est trop fort: madame n'a pour moi que les égards qu'on doit à l'âge et aux infirmités. — Mais ce silence? — Il est vrai qu'il est bien étrange... cependant Nicolie a connu ma fille: si c'était madame, elle me le dirait.

— Oui ! te le dirait-elle ? — Oh ! cette bonne femme m'est trop attachée pour me laisser dans l'erreur. Quand je lui fais part de mes soupçons, elle les réfute encore ; elle les détruit, et je ne sais plus que penser. Y a-t-il long-tems que, vous monsieur, vous connaissez madame la marquise ? — Mais... quelques mois avant son mariage avec mon parent... Parbleu ! puisque nous sommes seuls et que nous avons le tems, je vais te conter l'histoire de ce mariage-là. Peut-être cela nous amenera-t-il à quelques éclaircissemens sur les premières années de la marquise, que j'ignore absolument ; car ce fut Edouard qui me la présenta à une certaine époque... Voyons, que je mette de l'ordre dans mes idées.

Le commandeur consulte sa mémoire. Le bon Marcian attend avec impatience son récit ; et Paul, qui craint, sans trop se rendre compte de sa terreur, que ce

récit ne nuise au secret dont sa mère desire s'envelopper, voudrait trouver un prétexte pour rompre cet entretien, lorsque Nicolie reparaît à la porte. Nicolie a su que le commandeur était monté chez Paul : elle a craint les questions indiscrètes, les explications réciproques des deux vieillards, et elle s'est empressée d'aller les rejoindre : Monsieur, dit-elle au commandeur, madame vous supplie de passer à l'instant chez elle ; elle a le plus grand besoin de vous parler. — Quoi ! sur-le-champ ! — Sur-le-champ. Plus tard, madame n'aurait pas assez de tems à elle. — C'est bien désagréable cela ! me déranger au moment où j'allais apprendre quelque chose... J'étais si bien avec ce bon homme ! — Monsieur, madame est dans l'affliction ; je vous répète qu'elle desire vous consulter sur un objet important. — Allons, j'y vais. La singulière femme ! toujours dans les mystères, dans

les

les secrets ! Oh ! cela diminue bien, je le dis à regret, l'attachement que je lui avais voué... Adieu, bon Marcian : si j'ai le tems, je viendrai reprendre la conversation que la bizarrerie de madame la marquise vient d'interrompre. Je te communiquerai même de certaines idées.... Adieu, adieu.

Le commandeur sort avec humeur. Sais-tu, Nicolie, dit Marcian après son départ, que ce brave militaire vient de fortifier l'idée que je t'ai déjà communiquée cent fois, que madame de Belbonne est... s'appelle Pauline ? — Le sais-je, moi ? personne n'a jamais nommé ses prénoms devant moi.

Jamais en effet on n'avait prononcé le nom de Pauline devant Marcian ; mais Paul, qui l'avait entendu répéter cent fois au commandeur, reste frappé comme d'un trait de lumière. Nicolie remarqua son étonnement, et lui fit signe de se

taire. C'en fut assez pour Paul. Il devina la cause du silence de la marquise ; et, témoin plus que tout autre de la piété filiale que cette excellente femme déguisait sous le manteau de la bienfaisance, ses yeux se remplirent de larmes. Nicolie répliqua au vieillard : Pourquoi monsieur en écouterait-il d'autres que moi ? présumerait-il que je voulusse le tromper ? Si madame était votre Pauline, ne la reconnaîtrais-je pas, moi qui l'ai vu naître, qui l'ai nourrie de mon lait, qui l'ai élevée ? Quel intérêt aurais-je ?.... — Ah ! quel intérêt ! Ma fille aurait pu te mettre dans sa confidence, et chercher, à force de bienfaits, à regagner mon cœur.... Mais pourrait-elle oublier qu'elle a perdu pour jamais ce cœur qu'elle a ulcéré, blessé de toutes parts ? — Vous allez voir que votre fille sera devenue grande dame ; elle sans nom, sans fortune, sans parens, sans amis sur la terre.... après sur-

tout.... — Chut? paix, Nicolie; Paul est ici.... ne fais pas rougir mon front devant un étranger, en me rappelant les torts d'une insensée... — Je veux bien me taire; mais, une bonne fois pour toutes, ne me parlez jamais de ces soupçons bizarres, de ces idées vraiment extravagantes qui vous passent par la tête comme cela de tems en tems, sur le compte d'une femme respectable qui n'a d'autres rapports avec vous que ceux de la bonté, de la générosité.... Ne nous sommes-nous pas prescrit la loi de ne jamais parler de votre fille, de ne plus même prononcer son nom? Voulez-vous abréger vos jours, et renouveler vos justes douleurs, en vous rappelant sans cesse et ses torts et les maux qu'elle vous a fait souffrir? Que ce soit donc aujourd'hui la dernière fois que nous nous entretenions de cette infortunée.... qui fut, malgré vos préjugés, plus à plaindre que coupable.

— Te voilà encore, Nicolie, à prendre son parti! —Eh bien, je me tais, je garderai sur elle un éternel silence; mais, si vous le rompez le premier, je vous avertis que je la défendrai de toutes mes forces contre vous, et que nous renouvellerons les disputes qui nous faisaient tant de mal autrefois.

Le vieillard secoua la tête comme un homme qui n'était pas convaincu; puis il se retourna vers Paul et parla d'autres choses. Auxerre entra. Ma femme, dit-il tout bas à Nicolie, je viens de lui fermer la porte au nez. — A qui? — Tu sais bien, à ce.... misérable qui fait tant souffrir notre pauvre maîtresse. — Comment! il est revenu ce matin? — Il rôde dans les environs. S'il va à la ferme... tu m'entends? — Oh! laisse-moi faire; madame vient de m'ordonner déjà d'éviter qu'il parle à notre cher Marcian.

Qui est donc là, demande le vieux

fermier ? — C'est monsieur Auxerre, répond Nicolie, qui vient... — Qui vient, qui vient.... vous êtes sans cesse à chuchoter tous les deux. On dirait que vous êtes liés depuis long-tems de la plus intime amitié?

Auxerre et Nicolie se regardent en souriant. Nicolie réplique : Sans doute j'estime monsieur Auxerre, quoique je n'aie pas l'honneur de le connaître particulièrement ; mais c'est un bon serviteur, bien attaché à sa maîtresse, que nous aimons tous, et cette raison..... — Est bonne, j'en conviens : Ha ça, que veut donc monsieur Auxerre ? — J'allais vous le dire, vous ne me laissez pas finir : il vient vous avertir qu'on va vous servir à dîner. — Bien obligé ; je le remercie de son attention. Je serai ravi de passer un moment encore auprès de mon Paul ; mais je m'en irai tout de suite après ; car je marche si lentement ! et ces campagnes sont désertes !

Auxerre se retira ; et Paul, plus étonné encore, quoiqu'il sût bien que Nicolie était la femme de ce brave homme, ne put contenir son émotion : il serra la main de la vieille gouvernante, et lui fit comprendre, par l'expression de ses regards, qu'il était au fait de tous ses secrets. Nicolie lui sourit, et mit le doigt sur sa bouche, pour l'inviter à garder le silence, ce que Paul lui promit par un geste aussi significatif.

Mais qu'il était attendri, ce bon Paul ! il voyait là, sous ses yeux, son aïeul, le père de sa mère ! Ce respectable Marcian, qu'il avait toujours regardé comme son maître, lui appartenait par le lien le plus sacré, et le sang de ce vieillard était la source dans laquelle on avait puisé le sien ! Quel mystère forçait donc tous ces êtres si chers à se tromper, à se priver des douces effusions de la nature ? Quels malheurs avaient donc éprouvé le père et a

fille, pour vivre ainsi éloignés l'un de l'autre quoique si près ?.... Le père maudissait Pauline, et lui attribuait des torts graves. Pauline adorait son père, et, sans espoir de reconquérir sa tendresse, elle l'avait rapproché d'elle pour donner du repos à sa vieillesse, pour jouir de sa vue ! O modèle de piété filiale ! se disait intérieurement Paul ; si tu as fait des fautes, Pauline, combien cette conduite religieuse les expie ! et tôt ou tard il faudra bien que ton père te pardonne !.... Mais Pauline devenue marquise, sans que Marcian s'en soit douté !... Et cet homme qui a donné l'existence à Paul !.... et cette bonne Nicolie, ce fidèle Auxerre qui savent tout cela, dont l'un est au service de madame, l'autre près de son père, tous deux époux et tous deux étrangers aux yeux du monde !.... Ce vertueux pasteur qui est aussi dans la confidence ! Qu'est-

il donc arrivé, mon Dieu! quelle fatalité a donc poursuivi tous ces infortunés!

Telles étaient les réflexions qui assiégeaient en foule l'esprit du pauvre Paul; jeune, sans expérience, trop borné pour tirer des conséquences, pour soulever un coin du voile qui lui dérobait la vérité, il ne pouvait que s'étonner sans approfondir.... Et cette confusion de pensées diverses lui causa des distractions qui l'empêchèrent de tenir bien compagnie à son aïeul, de répondre même à ses questions. Heureusement Nicolie, attentive et qui devina les motifs du trouble du jeune homme, fit les frais de la conversation, répondit à tout, et le dîner de ces trois amis fut agréable, sur-tout pour le sensible Paul.

Bientôt après, Marcian et Nicolie prirent congé de lui pour retourner à la ferme, et Louise vint prendre leur place auprès du malade, qui trouva de nou-

veaux charmes dans cette société non moins chère à son cœur que la première.

Jouis, Paul! profite de ces momens heureux de calme et de bonheur : rétablis promptement ta santé! bientôt tu auras besoin de toutes tes forces, de tout ton courage pour supporter les coups que te réserve le cruel destin!.... Mais entrons chez la marquise pour connaître ce qu'elle desirait du commandeur qu'elle a fait prier, par Nicolie, de passer chez elle.

Le commandeur entre : Vous m'avez fait demander, ma belle parente?.... Grand Dieu! dans quel état vous trouvé-je! quelle pâleur! quel désordre, et toujours des pleurs qui mouillent vos paupières! Qu'avez-vous, mais qu'avez-vous donc? — J'ai, mon vieil ami, qu'il faut absolument que nous nous séparions. — Comment! vous me chassez? — A Dieu ne plaise que je vous fasse cette injure. C'est moi que le sort va chasser pour ja-

mais de cette maison. — Vous voulez la quitter ? — Elle me rappelle des souvenirs si tristes, un époux si injuste ! en un mot, je veux la vendre. — Comment ? — Mon homme d'affaires m'envoie mes papiers en règle ; les voici. La succession d'Edouard est liquidée ; ma part en est distraite ; je puis en disposer, je crois, et j'en dispose. — Quoi ! cela est déjà prêt ? Pour la première fois, les procureurs, les notaires ont donc fait diligence ! Mais quoi ! vous voulez nous quitter, fuir je ne sais où, vous claquemurer quelque part, n'est-ce pas ? — Je veux me soustraire pour jamais à la société où je n'ai trouvé que des hommes faux, méchans et trompeurs. — Bien obligé du compliment. Je me flattais cependant.... — Prendriez-vous cela pour vous, commandeur, vous mon ami, le modèle de la franchise et de la bonté ? Vous savez bien que vous n'êtes pas dans la classe des méchans dont je me

plains ; mais pour un honnête homme, combien de gens..... — Qui ne le sont pas, n'est-il pas vrai ? Oh ! vous avez bien raison... Ha ça, Pauline, puisque vous m'estimez, puisque... vous m'aimez même, j'ose le dire, comme un ami sincère et fidèle, me permettrez-vous de vous témoigner ma surprise sur tout ce qui se passe ici ? Ce vieux Marcian que je viens de voir là-haut, il a des secrets qui concernent une fille... coupable dont il se plaint. — Dont... il se plaint ? — Oui, oui, et vous savez mieux que moi ce qu'il veut dire. — Moi !... — Passons... vous avez des secrets... ce certain mendiant, que Saint-Pry et l'abbé Bardot ont rencontré, a des secrets... Il n'y a pas jusqu'à Paul que je soupçonne d'avoir des secrets... Vos domestiques les connaissent ces secrets, le prieur de Garnay en est instruit aussi. Tout le monde est dans la confidence sans oser se rien communi-

quer... Il n'y a que moi qui reste là comme un imbécille, au milieu de ces mystérieux individus, à écouter des mots vagues par ici, des demi-confidences par-là... On me cherche, on m'évite, on chuchotte, on divague, on me flatte, on me craint, on me fait courir pour me dépister; je suis comme le volant qui tombe de raquette en raquette! Franchement ce rôle m'ennuie... il n'est digne ni de mon âge ni de mon caractère. Une bonne fois pour toutes, avez-vous assez de confiance en moi pour me dévoiler vos chagrins, pour croire que je les partagerai, que je les soulagerai? Voyons, voulez-vous rompre le silence?

Le commandeur a pris une sorte d'humeur à mesure qu'il a débité sa longue interpellation. Il regarde madame de Belbonne d'un air sérieux, vraiment fâché, et la marquise lui répond avec le plus grand calme : Monsieur, je crains

d'exciter encore votre ressentiment par un refus ; mais je dois vous le faire ; et si vous connaissiez mes raisons, vous ne pourriez pas m'en blâmer ; à coup sûr, personne n'est plus estimable que vous, ni plus digne d'entendre et de garder un secret. Mais le mien est d'une nature !... Il doit, et je vous l'ai déjà dit, rester pour jamais renfermé dans mon sein. Vous dites que mes domestiques le connaissent ce fatal secret. Un seul, oui j'en conviens, un seul le possède ; mais je sais que ni l'or ni les menaces ne le forceraient à le trahir. Le prieur de Garnay est aussi mon confident. Hélas ! il a été témoin de mes malheurs. J'ignore si Paul.... si Marcian.... sont affectés.... de quelque peine cachée... J'ai bien assez de la mienne, bon dieu !... Ainsi donc, je vous en supplie, plus de questions désormais sur cet article. Je vous aime comme un second père ; mais je suis

forcée de vous cacher mes chagrins. — C'est là votre dernier mot, madame ? — C'est mon dernier mot, monsieur. — Et vous voulez vendre votre terre? — Il le faut. — Eh bien, je l'achète. — Vous, commandeur? — Moi, moi-même, je l'achète, vous dis-je, non pour moi, mais pour mon neveu, pour sa femme et sa fille. Ils s'y fixeront avec leur père Marville, que je vais chercher à Paris exprès pour cela. Je les ramène tous ici ; et moi, à Entreval, où je vais faire bâtir la plus charmante habitation, je serai voisin de ma famille, de mes enfans (car je n'en ai pas d'autres), et nous serons tous heureux ! — C'est un plan très-sage. — Oui, le trouvez-vous sage ? Il n'y manque pourtant qu'un point bien important pour le rendre tout-à-fait convenable. — C'est ?... — Votre présence, votre séjour avec nous, votre aimable société en un mot. — Commandeur, je

ne puis... — Vous ne le pouvez, c'est entendu : O mon dieu, liberté toute entière... Vous irez... où diable irez-vous ? — Dans un asile... où je pourrai du moins vous écrire, vous donner de mes nouvelles. — C'est bien heureux ! Vous ne nous abandonnerez donc pas tout-à-fait ? — Eh ! puis-je renoncer à l'amitié ? — Femme intéressante !.. mais bien cruelle!... Ha ça, revenons. Il faut mettre un prix à ce château : Avez-vous fait ce calcul-là ? — Moi, commandeur, m'occuper.... vous prescrire ! — Ecoutez, nous n'avons pas besoin entre nous de gens de loi ; votre mari avait acheté cette terre trois cent mille francs ; je vous en donne quatre cent mille, cela vous convient-il ? — Commandeur, c'est trop... — Non, voilà mon mot, l'acceptez-vous? — Mais... — C'est arrangé, n'est-ce pas? Nous avons ici un méchant notaire qui nous griffonnera cela à mer-

veille. Ainsi donc, dès demain, tantôt si vous voulez, je puis me rendre propriétaire de Belbonne, et vous partirez, vous resterez, vous ferez ensuite tout ce qu'il vous plaira. — Homme généreux! — Non, bon ami, voilà ce que je suis, et ce que je vous prouverais mieux, si vous aviez plus de confiance en moi.

La marquise, attendrie des procédés du commandeur, lui serre la main; il continue: Ha ça! vous pensez bien que cet arrangement ne changera rien au sort de vos protégés dans ces cantons? Le prieur est un honnête homme, un peu bavard et curieux; mais il mérite d'être mon ami. Pour le bon vieux Marcian, oh! celui-là je le garde, et je renouvelle avec lui un bail de la ferme pour vingt années, si lui et moi nous les vivons!... Quant à Paul (*il la regarde finement*), je ne sais pas trop ce que je ferai de ce grand nigaud-là... qu'en pensez-vous? —

Je... vous en débarrasserai, moi : je verrai à le placer quelque part. — Oui.... oui, je pense qu'il sera mieux *quelque part* qu'ici. Ainsi voilà tout notre monde content... à l'exception de ceux qui vous regretteront, marquise, et ce sera tous les habitans de ces contrées. Je sens bien qu'il me sera impossible de vous faire oublier de ces bonnes gens dont vous avez fait autant d'heureux.

Le commandeur prit à son tour les mains de la marquise. Ses yeux se remplirent de larmes : Il allait recommencer même ses questions et ses reproches, lorsqu'un regard, tout-à-la-fois touchant et sévère de madame de Belbonne, lui imposa silence. Il se leva un peu brusquement, et sortit pour aller faire part à son neveu de l'acquisition qu'il faisait pour lui, et de là passer chez le *méchant notaire* dont il avait parlé, pour lui faire dresser le contrat de vente. La marquise seule s'oc-

cupa tristement à rassembler les papiers, les titres relatifs à sa terre, et à faire d'autres dispositions relatives à son prochain départ. Elle passa ainsi le reste de la journée, et sur le soir elle apprit que le colonel Saint-Pry était parti sans oser l'interrompre pour lui faire ses adieux.

Le lendemain matin, comme elle descendait de chez Paul qui se portait de mieux en mieux, la marquise s'enfonça dans son parc pour y réfléchir. Un instinct naturel la conduisait vers le mur au bas duquel son fils avait rougi les pierres de son sang, lorsqu'en approchant de ce mur, elle remarqua l'abbé Bardot qu'elle croyait bien loin, et qui sortait d'une allée de ce parc immense. L'abbé Bardot s'approche d'elle avec mystère, et lui dit à voix basse : Madame, madame, il est là. — Qui ? — Il voulait sauter pardessus le mur ; j'ai préféré lui promettre de lui ouvrir la porte par ici. — A qui,

de grace ? — Il veut absolument vous voir ; mais il m'a promis de conserver, en vous parlant, le respect qu'il vous doit.

La marquise, agitée d'un funeste pressentiment, va questionner de nouveau le trop officieux abbé Bardot ; mais le méchant, sans lui répondre, s'approche d'une petite porte qui donne sur les champs, et qui s'ouvre en dedans : il en tire le pêne, et la marquise voit paraître, qui ? grand Dieu !... son ennemi juré, l'indigent qui la menace depuis quelques jours.

Madame de Belbonne jette un cri : Ne vous effrayez point, madame, lui dit l'indigent : jadis ma présence ne vous causait pas tant d'horreur. — Misérable !... que viens-tu chercher ici ? — Point de bruit, madame ; notre entretien sera court ; mais je desire pour vous-même qu'il n'ait pas lieu devant cet étranger.

L'abbé Bardot, qui n'avait fait l'obligeant que pour tout savoir, reste bien étonné en voyant l'inconnu lui faire signe de l'attendre, prendre la main de la marquise et la conduire pâle, mourante, mais sans qu'elle s'y refuse, vers le pavillon des regrets, où tous deux s'enferment et disparaissent à ses regards. L'abbé Bardot est piqué; et loin de blâmer sa propre conduite, il s'en prend à l'étranger, en se disant intérieurement : Voilà ce que c'est que d'obliger les gens!

Il s'approche cependant du lugubre pavillon : il y colle son oreille, il écoute et n'entend rien. Quelques mots parviennent bientôt jusqu'à lui; mais ils sont inarticulés, insignifians.... Ce qui le frappe davantage, c'est que la marquise paraît compter une somme d'or considérable; il entend même qu'elle dit : prenez cela, malheureux, sortez, et que je ne vous revoie jamais, ou je vous renvoie

(*deux mots qu'on n'entend pas*) dont vous sortez.

Cette vive apostrophe a été prononcée par la marquise tout près de la porte dont elle et l'étranger semblent s'approcher en dedans : elle s'ouvre cette porte, et l'abbé Bardot n'a que le tems de faire un saut pour ne pas paraître s'y être attaché. L'étranger paraît le premier : il est pensif, soucieux et sombre. La marquise, qui le reconduit, lui montre du doigt la petite porte par laquelle il est entré, et lui fait signe de sortir ; l'étranger suit, sans la regarder, sans lui parler ni sans la saluer, la direction de son doigt ; et l'abbé Bardot, tout stupéfait, resterait là comme un therme, si la marquise ne lui disait de l'air le plus courroucé : Quant à vous, monsieur l'abbé, accompagnez cet homme, et gardez-vous de vous présenter jamais devant moi. — Mais madame... —

Point de réplique : sortez tous deux, je vous l'ordonne.

L'indigent murmure entre ses dents, l'abbé Bardot en fait autant. Tous deux disparaissent ; et, au grand regret du méchant abbé, l'étranger, lorsqu'ils sont sortis, lui tourne le dos et marche seul, après lui avoir dit : Voilà votre chemin, et moi, voilà le mien.

Ils se séparent.

La marquise rentre chez elle, plus émue, plus agitée que jamais. Elle envoie chercher le prieur, qui vole soudain à ses ordres : elle lui apprend qu'elle a revu son ennemi, qu'elle espère enfin en être débarrassée, et qu'elle est sur le point de terminer avec le commandeur pour la vente de sa terre. — Vous nous quittez, madame, lui dit le bon pasteur ? — Il le faut, mon ami : que puis-je faire ici dans ce vaste château avec le peu de fortune qui

me reste? et d'ailleurs n'y serais-je pas exposée aux attaques continuelles du monstre qui a causé mes malheurs? — Et où comptez-vous vous retirer ? — Dans le couvent des Bénédictines, que l'on voit à quelques lieues d'ici ; à Sainte-Agnès. La supérieure est de mes amies ; elle voudra bien m'y recevoir comme pensionnaire, et là, seule, isolée dans la nature, étrangère au monde entier, je consacrerai mes jours à la douce hospitalité qu'on exerce dans cette sainte maison : j'y expierai mes fautes, et je me dévouerai à la retraite, à la pénitence ! — Et votre fils ? — Je vous le confierai, mon ami. Aurez-vous la bonté de vous en charger ? — Moi, marquise ! doutez-vous de mon zèle et de ma soumission pour tout ce qui peut vous être agréable ? — Oui, je vous prierai d'accepter pour lui une pension.... Point de refus, je connais votre position, et vous savez que la

mienne, toute modique qu'elle est maintenant, me permet encore la reconnaissance. Vous aurez donc la bonté de former son cœur, son esprit sur-tout, car il a besoin d'instruction : Au bout de quelques années, quand il aura acquis de l'âge, de l'expérience et quelques connaissances (il ne peut pas les avoir toutes, sa première éducation ayant été manquée), nous lui donnerons un état, nous verrons ce que nous en ferons. — Mais pensez-vous à son amour pour Louise ? — J'espère qu'il se calmera, qu'avec le tems cette fatale passion s'affaiblira chez lui. . ... Déjà, oui, déjà elle a moins de violence, moins de force. Ce qu'il a appris de vous, mes demi-confidences, son changement d'état, la certitude d'une naissance qu'il ne soupçonnait pas, tout fait distraction à sa tendresse ; et la piété filiale, les douces effusions de la tendresse maternelle finiront par éteindre l'amour dans

dans son cœur. — Vous lui permettrez donc de vous voir ? — Autant que vous le croirez nécessaire pour le détourner tout-à-fait de sa passion, tant par ma présence que par mes avis. — Ainsi nous nous présenterons de tems en tems à la grille ? — Vous, mon ami, tant qu'il vous plaira, autant que vos occupations vous le permettront. Je n'ai que vous sur la terre qui connaisse l'état de mon cœur et mes infortunes. Ah ! venez, venez souvent me voir et consoler votre amie trop infortunée. — J'irai, n'en doutez pas, marquise ; je vous verrai, je vous présenterai votre fils, et vous vous dévoilerez enfin toute entière à ses regards. — Mon ami ... c'est beaucoup exiger ! Vous connaissez le motif de mon éloignement pour lui.... vous savez quel principe, quel préjugé si vous voulez, m'a forcée jusqu'à présent de lui taire mon secret.... Ce préjugé règne encore dans mon ame, et plus Paul se dévelop-

pera, plus il acquerra d'instruction, et par conséquent de connaissance du monde et de sentimens d'honneur, plus je rougirai de lui faire connaître.... — Qu'il vous doit le jour! Quelle erreur! En supposant que vous fussiez coupable de le lui avoir donné, ce qui n'est pas, serait-ce à Paul à vous en accuser? Un fils peut-il mépriser sa mère, et devez-vous avoir cette crainte? Non..... Paul est bon, bon par caractère; il est sensible; c'est tout votre cœur; il vous adorera, marquise, et c'est un ami de plus que vous acquerrez dans votre fils. — Au surplus, prieur, nous verrons.... Mais laissons au tems à amener le moment de ce cruel aveu. Pour le moment, il est convenu que vous vous en chargerez, n'est-ce pas? — Très-volontiers. — Qu'il vivra chez vous, près de vous, et qu'il profitera de vos leçons, de vos sages conseils. — Je tâcherai de l'élever

dans les principes d'honneur et de piété qui sont déjà dans son cœur. — Le commandeur se propose de laisser la ferme au bon Marcian, à mon respectable père!... et le commandeur tiendra sa parole. Il l'aime, ce digne auteur de mes jours, sans le connaître, oh! sans savoir le lien sacré qui m'attache à lui. Il le verra, le visitera souvent, l'accablera de bienfaits; car le commandeur est bon et généreux: j'y joindrai quelques cadeaux que je vous prierai de faire passer successivement à ce digne vieillard, et du moins je saurai mon père heureux! — Excellent cœur!.... Quand cet obstiné vieillard vous rendra-t-il justice? — Jamais, mon ami: non, il ne faut jamais l'espérer.... je vivrai chargée de sa malédiction, et il mourra sans avoir révoqué cet arrêt fatal.... mais je n'en ferai pas moins mon devoir. — Le ciel permettra qu'un jour.... — Laissons cette corde trop délicate pour

mon cœur, et revenons... Nicolie restera près de mon père; cette femme fidèle qui m'a nourrie de son lait, et qui jusqu'ici a gardé mon secret, lui prodiguera les plus grands soins, j'en suis sûre. Pour son mari, le bon Auxerre, je ne puis le prendre avec moi; mais... et je vais encore abuser de votre complaisance, je vous prierai de garder chez vous ce second pensionnaire qui veillera aussi sur mon fils, et lui servira de zélé serviteur..... Vous voyez combien je compte sur votre amitié. — Il vous est impossible de l'épuiser. — Ainsi tous mes amis, tous ceux à qui je m'intéresse seront tranquilles, et moi, moi, je resterai dans ma pieuse retraite jusqu'à ce que le sort me permette de rentrer dans le monde, ce que je suis bien loin de desirer; il m'a rendue trop malheureuse !...

La marquise essuya quelques larmes, et parla de nouveau du plan qu'elle ve-

nait de tracer, plan sage, fait pour le bonheur de tous ses amis... mais que le cruel destin devait bientôt traverser !... N'anticipons point sur l'ordre des événemens, qui vont devenir affreux pour tous nos héros, et poursuivons.

La marquise sentait ainsi ses chagrins s'adoucir dans le sein de l'amitié. Elle quitta bientôt le prieur, et descendit au parc, où elle fut étonnée en même tems que charmée de trouver Paul qui s'y promenait soutenu par Louise, sa fidèle compagne. La marquise eut la bonté de prendre l'autre bras du convalescent, et de faire deux tours avec lui, en lui parlant avec tendresse, mais toujours sous le voile du mystère. C'était hâter le retour de la santé du jeune homme : il était flatté tour-à-tour et attendri de se voir ainsi placé entre sa mère et son amante.

Célestin vint, sans le vouloir, détruire pour un moment ce bonheur, cette douce

quiétude qui reposait l'ame de nos trois amis. Célestin se présenta : Mademoiselle, dit-il à Louise, monsieur votre père et monsieur votre oncle vous demandent : voulez-vous bien les aller retrouver au salon?

Louise salue la marquise, sourit à Paul, et se retire pour suivre l'ordre de ses parens. Célestin reste, et remettant un papier à Paul, il lui dit : Eh puis voilà une lettre pour monsieur Paul. — Pour moi? répond Paul étonné. — Pour lui, interrompt la marquise ! qui vous a remis ce billet? — Je ne sais quel mendiant, un pauvre diable qui m'a rencontré là-bas sur le seuil de la grille, il y a une demi-heure à-peu-près. Je n'affirmerais pas qu'il y ait une demi-heure; mais il y a bien vingt à vingt-deux minutes à-peu-près. J'étais là, moi, à fumer ma pipe, sauf le respect de madame, lorsque je l'ai vu s'approcher; je croyais qu'il

venait me demander l'aumône, et je tirais déjà de ma poche une pièce de monnoie : il me fait signe de la tête que ce n'est pas cela qu'il veut, et me présente cette lettre en me disant : L'ami, n'êtes-vous pas de ce château ? — Oui, à-peu-près du moins ; car je n'ai pas l'honneur d'appartenir à madame. — C'est égal ; vous connaissez Paul ? n'est-il pas là-dedans, Paul, un grand garçon ?... — Ouida, qui s'est blessé. — Qui s'est blessé, c'est ça, il y a quelques jours. — Eh bien oui, il est là-dedans, ce Paul dont vous parlez. — Cette lettre est pour lui. — Donnez. — Remettez-la lui bien, entendez-vous, à lui-même, et dites-lui qu'il me verra bientôt.

Il s'est éloigné à ces mots. J'ai pris la lettre et la voilà.

Donnez, dit la marquise à Célestin, et veuillez nous laisser.

Célestin s'éloigne.

Une lettre pour moi ! s'écrie Paul : qui peut m'écrire ? Ces gens-là ignorent donc que je ne sais pas lire ? — C'est pour cela, mon ami, lui répond la marquise très-émue, que si tu le veux bien, je vais en prendre communication. — Madame la marquise est trop bonne de se donner cette peine-là !

Madame de Belbonne décachète la lettre en tremblant. Elle ne se trompe pas ; ce billet est de l'ennemi infatigable qui l'assiége sans cesse... Elle lit tout bas... Elle est indignée de son effronterie... Comme il parle d'elle !... Il a des droits sur Paul !... Il lui ordonne d'aller le joindre... Il se promet de faire un coup d'éclat....

Le monstre !...

La marquise ne pense pas que Paul est là. Un nuage couvre ses yeux ; elle s'écrie : Quoi ! malgré mes bienfaits !... Il veut me perdre, il me perdra.

Paul, effrayé, demande en balbutiant de qui est donc cette lettre. La marquise, hors d'elle-même, la jette à ses pieds, en lui disant : Malheureux ! c'est de ton père !....

Elle veut s'éloigner. Paul ramasse le papier qui vole au loin, et, courant après madame de Belbonne, il lui prend la main : Quoi, madame ! mon père existe encore ? — Oui ! — Il existe, et... — Point de questions ; c'est un monstre, te dis-je ! — Il fait donc le tourment.... de ma mère ? — Il la tue, il la pousse au dernier désespoir. — Oh, que c'est mal à lui ! — C'est affreux !... Si tu savais ! si je te disais que ce misérable.... lui !.... Dieu ! ô Dieu !... que ce mot affreux s'arrête sur mes lèvres... Il ferait trop rougir mon front et le tien. — Madame la marquise ? — Eh bien, Paul ? — Quelque chose qu'il m'écrive, souffrez que je ne m'en informe pas.... Il est coupable, à

ce qu'il paraît.... qu'il n'y ait donc rien de commun entre lui et moi !

Il déchire la lettre.

Que fais-tu, Paul ?... Oui, oh oui ! tu fais bien ; tu as raison ; rien de commun entre le crime et la vertu.... Mais quel procédé ! que de délicatesse, mon cher Paul ! Eh quoi ! tu ne vas pas, tu ne voles pas retrouver ton père qui t'appelle, qui te tend les bras ? — J'en vois d'autres.... oui, d'autres bras où il me serait bien plus doux de me précipiter. — Eh bien, les voilà ouverts, ces bras maternels ; viens, Paul ! viens sur mon sein.... — Ah, ma mère !...

Il s'y jette avec abandon.

Qu'as-tu dit, Paul ? Quel mot as-tu prononcé ? quel nom fatal m'as-tu donné ? L'aurait-on entendu ?... Dieu !... Cet asile écarté recélerait-il un indiscret ? — Ma mère, ma tendre mère ! — Encore.... Imprudent !... Taisez-vous, oh !

taisez-vous ! — Je me tais. — Oui, tu es... (*elle parle plus bas*) tu es mon fils, mon cher fils ! entends ce nom si doux pour la première et dernière fois ; qu'il ne sorte plus de ma bouche, qu'il reste à jamais dans ton cœur. Il y va de ma vie, Paul ; vois si tu veux te conserver ta mère ? — Si je le veux, mon Dieu ! (*il met un genou en terre, en tenant une main de la marquise, qui se penche avec affection sur lui*). Être-suprême, qui créas tout, qui veilles sur tout, entends le serment que je fais, de garder avec le respect le plus religieux, le secret de ce cher auteur de mes jours. Punis-moi de ta foudre, si jamais ma bouche articule un seul mot qui puisse compromettre ce secret funeste. Êtes-vous contente ? — Si je le suis !.... Estimable jeune homme ! et je te repoussais de mon sein ? et tes traits... qui sont ceux de ton père, avaient pu me donner pour toi une aver-

sion si coupable!... Mon fils, mon ami, mon cher Paul !...

Paul a toujours un genou en terre aux pieds de la marquise : il tient toujours une des mains de cette femme intéressante, et la couvre de larmes et de baisers. La marquise, trop émue, ne peut que lui dire : Relève-toi, Paul ; Paul, relève-toi donc? si quelqu'un passait, si l'on voyait!...

Son pressentiment était juste... Ces effusions touchantes sont interrompues, par qui?... Par l'abbé Bardot!... Encore l'abbé Bardot!... Il se présente comme un revenant tout droit devant la mère et le fils, qui restent pétrifiés. Paul se relève. Madame, dit le malin personnage, pardon, si je vous dérange ; mais.... — Que venez-vous faire ici, monsieur? Qu'y cherchez-vous? Ne vous ai-je pas défendu de paraître devant moi? Il faut que vous soyez bien audacieux ! — Madame...

— Sortez ? — Mais, madame. — Eh bien, que voulez-vous donc? Il semble que vous vous fassiez un plaisir de vous cacher dans mon parc, comme un homme qui aurait des desseins coupables : je vais ordonner qu'on vous ferme désormais l'entrée de ce château. — Je n'y reviendrai plus, je vous le promets, madame; mais il était nécessaire que je m'y présentasse pour la dernière fois. — Parlez donc? — Madame la comtesse de Roselle, qui habite la terre voisine de la vôtre, vous la connaissez? — Sans doute : après? — Sachant qu'elle avait besoin d'un précepteur pour son fils, j'ai été me présenter chez elle ; mais elle ne veut pas me recevoir, que je ne lui présente un certificat de madame. Madame est si bonne ! je ne lui ai jamais manqué, j'en atteste le sauveur du monde ! Si elle voulait bien.... — Allez, monsieur, retirez-vous; je ne donne de certificats à personne,

et je ne réponds que de ceux que j'estime. Vous m'avez entendue; sortez? — Mon Dieu, madame, quelle rigueur! Il me paraît que vous n'en avez pas tant pour tout le monde. — Insolent!...

L'abbé Bardot, en lâchant sa petite épigramme, a lancé un regard malin à Paul. Le mot *insolent* et un geste de la marquise, le forcent à s'éloigner; mais il se retire en éclatant de rire.

La marquise, outrée de colère, suit ses traces, et dit seulement à son fils : Paul, de la prudence, du secret, et toujours la même conduite envers ta mère, qui ne s'occupera désormais que de ton bonheur!

La marquise va ordonner à ses gens de ne plus laisser entrer l'abbé Bardot sous aucun prétexte; puis elle rejoint le commandeur, qui lui présente un contrat de vente tout prêt à signer. Le notaire demande à la marquise ses pré-

noms ; elle rougit, et se contente de lui dire : Pauline, marquise de Belbonne.

Il ne restait plus que cette ligne à remplir dans ce contrat : le notaire l'écrit, la marquise signe le tout sans lire, et le commandeur devient le propriétaire du château et de son riche mobilier. Ha ça, ma belle parente, dit-il quand tout est fini, j'espère que vous vous regardez toujours comme chez vous. Nous partons demain, mon neveu, sa future, leur fille et moi. Nous allons tous à Paris, faire le mariage en question et en ramener monsieur de Marville. Tout cela nous occupera au plus huit à quinze jours : mettons quinze jours. Il faut que vous me donniez votre parole d'honneur que nous vous retrouverons ici. — Commandeur, qu'exigez-vous?.... — Votre parole d'honneur, je vous le répète. D'ailleurs, quand vous voudriez partir sur-le-champ, cela vous serait impos-

sible; ne vous faut-il pas du tems pour mettre vos effets en ordre, pour emporter ce qu'il vous faut? Je vous prie de ne pas vous gêner et de prendre ici tout ce qui vous conviendra... Mais sur-tout, restez? — Huit jours, mon ami, voilà tout ce que je puis vous promettre. — Eh bien, soit; nous n'avons qu'un jour ou deux à passer à Paris; nous serons tous ici de demain en huit. Il faudra bien que le caduque Marville nous suive malgré sa goutte; je l'emporte d'abord.

Le commandeur et la marquise s'entretinrent long-tems de leurs affaires. On donna à madame de Belbonne le contrat de Théodore et de Césarine à signer. Toutes les parties intéressées le signèrent comme elle, et cette journée se passa à célébrer ainsi les accords d'un hymen qui légitimait la naissance de Louise. Je ne peindrai point à mon lecteur la scène touchante des adieux de

cette jeune personne et de Paul. Tous deux pleurèrent et se répétèrent, comme on le devine bien, le serment d'une tendresse constante et d'une fidélité à toute épreuve.

Le soir, la marquise promit de nouveau à ses amis d'attendre leur retour, quoique ce retard à ses projets lui coûtât beaucoup, et l'on se fit les adieux de convenances.

A quatre heures du matin une chaise de poste reçut le commandeur, le chevalier, Césarine, Louise; Célestin monta derrière, et tout cela partit pour la ferme où le commandeur voulait déjeûner, en apprenant au vieux Marcian qu'il allait être désormais le fermier de Théodore.

Marcian fut étonné et intérieurement affecté de cette nouvelle. Il savait le testament du marquis de Belbonne, et concevait bien que sa veuve ne pouvait, avec le peu qu'il lui avait laissé, garder

une terre aussi considérable ; mais il était attaché à la marquise ; un sentiment secret lui inspirait plus de tendresse pour elle que pour une étrangère, et il ne put s'empêcher de répandre des larmes. Nicolie, au fait des projets de la marquise, essuya ces larmes qui la charmèrent ; et le commandeur, ainsi que sa famille, s'empressèrent de consoler le vieillard, en l'assurant qu'il trouverait chez eux des cœurs aussi humains, aussi sensibles que l'était celui de la bonne maîtresse qu'il perdait. Pour preuve de l'amitié que je vous ai vouée, ajouta le commandeur, je veux, bon Marcian, que vous nous donniez à tous à souper et à coucher le jour de notre rétour dans ces contrées : nous nous arrangerons pour arriver chez vous à la brune, et nous vous demanderons l'hospitalité jusqu'au lendemain matin. Me la promettez-vous ? — Monsieur, c'est trop d'honneur, et

nous nous empresserons de vous bien recevoir — Je le crois : n'oubliez pas cela ? Une lettre de ma main vous avertira du moment juste où nous arriverons, trop heureux d'honorer en vous ainsi la vieillesse et la probité.

Après le déjeûner, nos quatre amis partirent, et voyagèrent sans accident jusqu'à Paris, où ils se rendirent soudain chez monsieur de Marville. Cet homme sensible fut ravi de revoir, d'embrasser sa fille, et l'amant délicat qui la lui avait conservée, ainsi que son héritage. Il fit l'accueil qu'il devait au commandeur, et le remercia de la bonté qu'il avait eue de venir jusqu'à Paris, pour assister à un mariage qui aurait pu se faire à Belbonne ; Car, ajouta-t-il, dès que monsieur le colonel Saint-Pry m'eut quitté, je me repentis de vous donner à tous la peine de venir me trouver ici. Ma goutte est tellement diminuée, que j'irais volon-

tiers là-bas de mon pied léger ; mais nous y retournerons, puisque vous avez eu la générosité d'acheter cette terre pour faire un cadeau de noces à nos enfans ; occupons nous d'abord de leur mariage ; puis nous irons tous à Belbonne vivre en famille, et j'espère que nous ne nous quitterons plus. —Non certes, répondit le commandeur. Vous autres à Belbonne, moi dans mon château d'Eutreval que je fais rebâtir !... Vous verrez cela !... Nous voisinerons, et nous passerons les journées les plus délicieuses !... Il nous manquera néanmoins ma belle parente. —Elle veut quitter le pays? —Bah ! cette femme si vertueuse est folle, je crois ! elle a des chagrins, des mystères ; je vous conterai tout cela. Parlons d'affaires.

J'en ai une bien importante à vous communiquer, monsieur, répliqua Marville, et que je n'ai pas révélée encore à monsieur de Verceil. Je ne suis pas le

seul héritier des biens de ma mère. J'eus un frère aîné, que je n'ai pas revu depuis vingt-cinq ans au moins. Ma mère l'avait déshérité; mais si je le retrouve un jour, s'il est infortuné, ne dois-je pas voler à son secours? — Bon! ce frère était donc un mauvais sujet? — Il est vrai que sa conduite, jusqu'à l'époque de sa fuite de la maison paternelle.... Mais je dois la taire pour l'honneur de ma famille. Quoi qu'il en soit, il fut disgracié... S'il vit, il est dans l'indigence; ne me faudrait-il pas... —Lui réserver une somme, une part quelconque? oui, oui, c'est juste, et nous allons stipuler tout cela dans le contrat. Tout coupable qu'il puisse être, il faut qu'il vive. — Que je suis heureux, de voir vos sentimens correspondre si bien avec les miens! — Les honnêtes gens pensent toujours ensemble les bonnes actions. — Quand je serai tranquille, je m'informerai de ce frère

aîné, et j'ai, je crois, quelques moyens de découvrir sa retraite : je le ferai chercher par-tout sous son nom de famille; car Marville n'est point notre nom. —Ce n'est point votre nom? — Nous nous appelons Dupré : ce nom n'est pas très-distingué; mais ce fut celui de mon père. Après sa mort (nous le perdîmes qu'il était jeune encore) ma mère, plus âgée que lui, qui n'avait jamais pu le souffrir, acheta le petit fief de Marville, en prit le nom, et exigea que nous n'en portassions pas d'autre par la suite. Mon frère donc doit être un homme de cinquante-deux ans à-peu-près; je le découvrirai, je vous le promets. — Vous ferez là-dessus tout ce qu'il vous plaira.

On mit dans le contrat la clause qu'exigeait monsieur de Marville : il le signa, et deux jours après Théodore devint l'heureux époux de sa chère Césarine. Louise prit part à ce bonheur, quoiqu'en

sentant peu les avantages qui en résultaient pour elle, et tout en regrettant son ami Paul dont elle était séparée ; mais on allait retourner là-bas, elle se flattait de le revoir, et cet espoir adoucissait ses regrets. Pauvre enfant ! jouis, jouis bien de cette illusion que les événemens les plus douloureux vont bientôt détruire.

Le commandeur avait eu soin d'écrire à son cher Marcian, que le vendredi suivant, à six heures du soir au plus tard, lui et les nouveaux époux, leur père et leur fille descendraient chez lui, suivant leurs conventions, pour y souper et y passer la nuit. Il avait précédemment écrit aussi à la marquise, pour lui rappeler sa promesse de l'attendre. Ce ne fut qu'au moment de se mettre en route avec ses amis, qu'il reçut la réponse de madame de Belbonne : elle lui marquait que, fidèle à sa parole d'honneur, elle

ne quitterait point son château qu'elle n'ait eu l'avantage de l'y installer, de lui en montrer tous les détails ; qu'elle l'attendait donc avec impatience ; car il lui devenait plus important que jamais de songer à ses projets de retraite. Pauline terminait sa lettre en apprenant à monsieur de Waroménil, que Paul était parfaitement rétabli, et qu'il lui avait demandé la permission d'aller attendre à la ferme monsieur le commandeur, qu'on devait recevoir à souper le jour de son retour à Belbonne : Paul y était donc rentré, pour quelques jours seulement, auprès du bon Marcian, qui faisait de grands préparatifs pour donner un excellent repas aux les hôtes recommandables qui allaient descendre chez lui.

Cette lettre, reçue au moment de monter en voiture, réjouit beaucoup le commandeur, qui la lut tout haut à ses camarades de voyage. Ce qui l'intéressait le moins,

moins, c'était les nouvelles qu'on lui donnait de la santé de Paul ; mais il ignorait que la marquise écrivait en mère tendre, qui a sans cesse son fils sous ses yeux, et qui croit que ce qui concerne ce touchant objet de son affection, doit être curieux aussi pour les autres.

La famille Marville et le commandeur se mirent donc en route pour retourner à Belbonne.

Le colonel Saint-Pry, qui s'était, de son côté, rendu à Paris, avait promis d'aller rejoindre, sous deux jours, à Belbonne, nos amis, dont le voyage fut assez heureux : pourtant, à quelques postes, ils éprouvèrent tant de retard pour avoir des chevaux, que le commandeur tremblait de ne pas arriver à jour fixe chez son ami Marcian, à qui il aurait fait faire *de grands préparatifs* pour rien. Il fut de parole néanmoins ; mais au lieu d'arriver à six heures du soir, comme on

l'avait promis, on n'approcha de la ferme que vers dix heures et demie.

La nuit était très-obscure; un orage épouvantable qui avait eu lieu dans la journée, et qui se prolongeait encore, avait gâté tous les chemins, qui étaient horribles. On voyait par-tout des ornières profondes, des ravins dangereux; et les oiseaux nocturnes, enchantés du désordre de la nature, faisaient entendre leurs cris lugubres. On avait, avec cela, beaucoup parlé de voleurs qui infestaient depuis quelques jours les environs de la ferme. Le vent qui sifflait, les feuilles qu'il agitait, les hurlemens des bêtes fauves, l'obscurité, la pluie, tout glaçait l'âme, tout inspirait la terreur!...

Les deux femmes placées dans le fonds de la voiture, tremblaient comme le roseau qu'agitait l'ouragan. Le commandeur, Marville et Théodore cherchaient vainement à les rassurer : eux-mêmes n'étaient pas très-tranquilles, et il fallait la promesse qu'ils avaient faite au vieux Marcian, pour qu'ils ne se fussent pas déter-

minés à rester dans l'auberge où ils avaient dîné, et renvoyé leur postillon, de qui l'intrépide Célestin tenait maintenant la place. Mais ce voyage dangereux avait un but ; on en approchait : on allait revoir le respectable fermier, souper avec lui, se reposer en un mot... Demain on sera à Belbonne ; on y retrouvera l'intéressante Pauline.... Il faut donc prendre courage, braver la nuit, l'orage, les ravins, et avancer.

On s'entretenait ainsi du calme dont on allait jouir, et déjà l'on apercevait au loin les croisées de la ferme, qui paraissait éclairée avec luxe dans l'intérieur. On attend nos amis, il n'y a pas de doute. Approchons... On approche. L'odeur des mets qu'on prépare dans la ferme, vient flatter agréablement l'odorat de Célestin, qui le premier en fait l'observation. Les voyageurs sourient : ils sont fatigués ; ils ont un violent appétit ; et les voilà arrivés enfin au terme tant souhaité.

On descend de voiture. La porte de la ferme est toute grande ouverte. C'est Cé-

lestin qui entre le premier. Le Commandeur ensuite, puis le reste de la société.... Mais par quelle singularité personne ne vient-il au-devant d'eux? Les broches tournent; les fourneaux sont garnis de feux et de mets... Il y a des lumières par-tout, et pas un individu!... Nicolie, Marcian, Paul, la fille de basse-cour, et le garçon de ferme, aucun de ces gens ne paraît.... Le commandeur appelle. Ses amis se répandent dans les cours... Pas un être vivant.... On les attend cependant; le couvert même est mis pour six.... Des lumières sont sur la table... et le rôt brûle, et tous les mets s'attachent au fond des casseroles!... Que sont donc devenus les maîtres, les domestiques? On les cherche en vain par-tout, depuis le haut jusqu'en bas... Tout le monde est-il sorti! Mais par le tems affreux qu'il fait, où serait-on allé?... Cependant personne, personne du tout dans la ferme!... Hélas! elle venait d'être abandonnée!...

Fin du troisième Volume.

Duchy-Cadinil, François
Guillaume
Paul

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY